Palat. LX 1 (15

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Première Classe :

VOYAGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

TOME DIX-SEPTIÈME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1790.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
VOYAGES.
LETTRE PREMIÈRE.

D'Alexandrie.

MADAME,

Une nouvelle partie du monde, preſqu'auſſi étendue, mais moins riche, moins connue & ſur-tout moins civiliſée que l'Aſie, s'offre aujourd'hui à ma curioſité. Je vais parcourir l'Afrique. Il m'eſt impoſſible de me diſſimuler que ſur cette terre dont les animaux féroces diſ-

putent le ſéjour à l'homme ſauvage, je dois m'armer d'un courage plus ferme & plus réfléchi, puiſque de plus grands dangers vont s'y multiplier autour de moi. Des ſables brûlans, des déſerts arides, des peuplades ſauvages & inhoſpitalières, des chaînes de rochers qui traverſent les fleuves & rendent la navigation impraticable, les influences du climat, enfin tous les obſtacles réunis découragent l'activité du voyageur & même la cupidité du commerçant. Mais que ne peut cette inſatiable avidité de connoître, qui eſt devenue ma paſſion dominante, & qui, au lieu de s'éteindre par la jouiſſance, en reçoit chaque jour un nouveau degré d'énergie!

Avant de m'engager dans cette nouvelle carrière, je dois, Madame, vous offrir un tableau raccourci du continent Africain, tel que d'après mes lectures préliminaires, je l'ai pu crayonner pour mon uſage. A l'aide de ce tableau, il vous ſera plus aiſé de me ſuivre, & de vous intéreſſer à toutes les différentes ſcènes de ma vie.

Les anciens donnèrent à l'Afrique le nom de Lybie. Ce nom fut enſuite reſtreint à la contrée que nous connoiſſons aujourd'hui ſous celui de Barbarie. On trouve même quelquefois ce vaſte continent marqué par la dénomination générale d'Ethiopie, excepté néanmoins dans la partie ſeptentrionale. Il s'étend

ſur un eſpace de quatorze cens cinquante lieues du nord au midi, c'eſt-à-dire, depuis le cap de Bonne-Eſpérance juſqu'aux rives de la Méditerranée, & de quatorze cens vingt lieues d'orient en occident, en partant du cap Vert pour s'arrêter au cap de Guadarfui. Je n'ai pas beſoin de vous dire, Madame, que la Méditerranée le baigne au ſeptentrion, & que par-tout ailleurs il eſt environné de l'Océan, qui, au nord-eſt, forme un grand golfe qu'on nomme la mer Rouge. Je ne vous dirai pas non plus que la ligne équinoxiale le partage à-peu-près par le milieu. Un ſimple coup d'œil jetté ſur la carte ſuffit pour vous en inſtruire; & quand

vous vous rappellerez ce que vous avez ſans doute appris dans vos lectures, que le ſol en eſt preſque par-tout ſablonneux, vous concevrez que les rayons du ſoleil réfléchis par ces ſables y doivent produire une chaleur exceſſive.

En général les habitans en ſont noirs. Si ceux qui habitent la Barbarie & le nord de l'Egypte ne le ſont pas, c'eſt que ce ſont des colonies d'Européens & d'Aſiatiques. La chaleur du ſoleil, qui peut avoir contribué à imprimer cette couleur, n'en eſt pas probablement la ſeule cauſe, puiſque les Américains, qui ſont au même degré de latitude, ne ſont pas noirs, & que les nègres qui naiſſent dans

les pays froids conſervent leur teint.

Le terroir de l'Afrique eſt fertile ſur les côtes ; mais dans l'intérieur il eſt ſec & dénué d'eau, ſablonneux, couvert de montagnes & de forêts, & parſemé de déſerts vaſtes, brûlans & preſqu'inhabitables. On y trouve des mers de ſable que les vents ſoulèvent, applaniſſent, accumulent & diſperſent. Malheur à ceux qui ſe trouveroient expoſés à ces vagues de ſable, à ces tempêtes que les vents y excitent ſouvent ! Il eſt arrivé plus d'une fois que des caravannes entières ont été enſevelies ſous les lames ſablonneuſes chaſſées par les vents.

L'Afrique produit la caſſe & le ſéné. Elle fournit aux Européens

des gommes pour la teinture, des drogues, de l'ivoire, de l'ébène, des plumes d'autruche, de la poudre d'or, de la manne & quelques épiceries, de la cire, du miel, du bled, des dates & des vins délicieux, tels que ſont les vins du cap ou de Conſtance, les vins de Canarie, la Malvoiſie de Madère, les vins du cap Verd. Il s'y trouve des mines d'or & d'argent; il y en a de ſel. On tire de la Barbarie en particulier des chevaux très-eſtimés, & des beſtiaux d'une chair exquiſe. Les fruits que porte le ſol de l'Afrique ſont excellens, & ſes campagnes, le long du Nil, ſe couvrent des plus abondantes moiſſons. Ne nous diſſimulons point

enfin le genre de commerce révoltant que vont y faire les Européens; je veux parler des nègres qu'ils y achètent depuis le cap Verd juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, & qu'ils tranſportent en Amérique pour les y appliquer à la culture des terres, à l'exploitation des mines, à la fabrique du ſucre & à celle du tabac. Il y en a neuf cent cinquante mille ou environ, enployés dans les ſeules colonies Angloiſes.

Entre les peuples de l'Afrique, les uns habitent dans des villes, d'autres ſous des tentes, d'autres enfin réduits à la vie ſauvage ſont errans & vagabons. En général les Africains ſont robuſtes : une

taille raccourcie & des muſcles denſes & roides donnent l'idée de la force. Les traits du viſage ſans enſemble leur prêtent un air farouche, & leur laideur naturelle s'accroît encore des figures artificielles qu'ils impriment ſouvent ſur leurs corps en ſe découpant le front & les joues. Enclins au vol & mauvais ſoldats, ce n'eſt point ſans raiſon qu'on les accuſe de férocité, de cruauté, de perfidie & de lâcheté. L'ignorance profonde où preſque tous vivent enſevelis, l'éducation barbare qu'ils reçoivent, les ſcènes de meurtre & de carnage qu'ils ont ſans ceſſe ſous les yeux dans les petites guerres continuelles qu'ils aiment à ſe faire les uns aux autres,

tout enfin dans leurs habitudes ſociales doit étouffer, ou intervertir les idées du droit naturel.

Leurs maiſons ſont conſtruites de branches de palmier, quelquefois de terre & couvertes de paille, d'oſier ou de roſeaux. On n'y voit guère pour tout meuble que des paniers, des pots de terre, des nattes qui tiennent lieu de lit & des calebaſſes qui ſervent à faire une grande partie des uſtenſiles. Le gibier, le poiſſon, le riz, le pain de blé de Turquie, les fruits fourniſſent à la nourriture ordinaire. Le vin de palmier eſt la boiſſon du peuple; les arts ſont ignorés, les ſciences inconnues; toutes les occupations ſe réduiſent à quelques

travaux champêtres : un ſol ingrat ſe refuſe à l'induſtrie. Ce qu'on y voit de cultivé ne forme pas la centième partie de cet immenſe pays ; encore même la culture abandonnée à des mains eſclaves ou indigentes ſe reſſent-elle de la léthargie univerſelle.

On n'a pénétré que fort tard dans quelques parties intérieures de l'Afrique dont les anciens n'avoient aucune connoiſſance, & qu'ils ne cherchoient pas même à connoître parce qu'ils les croyoient inhabitées & inhabitables à cauſe des ardeurs du ſoleil. C'eſt aux Portugais qu'on doit la découverte de la plus grande partie des côtes ignorées des anciens. Depuis cette époque qui ne remonte

pas au-delà du quinzième ſiècle ; les François, les Hollandois & les Anglois ont fait ſur ces côtes de nouvelles découvertes. Quant à l'intérieur, l'accès en eſt ſi difficile par la barbarie des hommes qui y vivent, par le nombre des animaux féroces qui s'y rencontrent, par la rareté & par le manque d'eau & des autres choſes néceſſaires au voyageur, qu'on ne parviendra que fort tard à des connoiſſances détaillées & certaines ſur la nature phyſique & morale de ces contrées.

Outre les animaux qui vivent ſur le ſol de l'Europe, on trouve en Afrique des lions, des léopards, des panthères, des tigres, des

éléphans, des rhinocéros, des autruches, des chameaux, des crocodiles, des hyennes, des girafes ou caméléopards, des zèbres, des gazelles, des onces, des caméléons, des ſinges, des taureaux ſauvages, des chevaux marins, des ſerpens d'une groſſeur monſtrueuſe, des civettes, des perroquets & des lycornes. On y trouve auſſi des pongos, eſpèce de grand ſinge de la hauteur de cinq pieds & beaucoup plus gros que l'homme. Leur yeux ſont grands, & leur viſage ſans poil reſſemble à celui de l'homme. Des cheveux leur couvrent la tête & les épaules. Je ne ſerois pas éloigné de les admettre dans la claſſe des hommes, mais quelques

naturaliſtes prétendent que le pongos ayant comme le ſinge les pieds ſans talons, il eſt impoſſible de le tirer de la claſſe des ſinges.

Le commerce de l'Afrique eſt peu de choſe, même ſur les côtes où il y a quelqu'activité. On en trouve peu depuis les royaumes de Fez & de Maroc juſqu'aux environs du cap Verd; là, commencent quelques établiſſemens entre la rivière de Sénégal & celle de Serre-Lionne dans la Guinée. A la côte de Serre-Lionne, il n'y a d'établis que les Anglois & les Portugais, quoique d'autres nations y abordent. Les François font quelque commerce ſur la côte de Malaguette : ils en font davantage au petit Dieppe &

au grand Seſtre. La côte d'Ivoire, ou des Dents, eſt fréquentée par tous les Européens, qui ont auſſi des habitations & des forts à la côte d'Or. Le cap Corſe eſt le principal établiſſement des Anglois. Benin & Angola fourniſſent un grand nombre de nègres. On ne fait rien dans la Caffrerie, ſi on excepte le cap de Bonne-Eſpérance qui appartient aux Hollandois. Les Portugais ſont établis à Sofala & ſur le canal de Moſambique. Les François & les Vénitiens font beaucoup d'affaires à Alexandrie; delà juſqu'à Gibraltar, toute la côte ſeptentrionale de l'Afrique eſt livrée à des corſaires, qui vivent uniquement de rapine, & ſont les

tyrans de tout le commerce de la Méditerranée.

Ce premier coup d'œil jetté rapidement ſur l'état phyſique & moral de l'Afrique, doit ſuffire, Madame, à votre première curioſité. Il ne vous promet pas, ſans doute, un tableau de richeſſe & d'opulence tel que celui de l'Aſie ; d'ailleurs, celle-ci eſt plus variée dans ſes productions & dans ſes mœurs. J'eſpère cependant trouver en Afrique le moyen d'ajouter au tréſor de nos connoiſſances : l'œil du philoſophe peut ſurprendre encore bien des ſecrets au milieu des hordes barbares & des peuples inciviliſés.

A la vérité, l'Egypte, qui s'offre à moi la première, eſt depuis long-

tems ſortie des groſſiers commencemens de la ſociété. Elle arriva même à la ſuite des ſiècles juſques à la perfection de l'état ſocial, & quoiqu'elle en ſoit déchue, ſa gloire du moins reſpire encore dans ſes ruines. C'eſt donc par l'Egypte que je vais recommencer mes courſes & mes obſervations. On m'aſſure qu'il eſt dangereux ici de vouloir les pouſſer trop avant. Mais cet avis n'a rien qui m'intimide. L'habitude m'a familiariſé avec les dangers ; je n'en vois pas où j'en voyois autrefois, & lors même qu'ils s'offrent à moi dans leur réalité, une ſecrette voix, qui n'eſt peut-être que la voix de l'expérience, me dit que j'en triompherai.

LETTRE II.

D'Alexandrie.

IL me paroît convenable, Madame, de vous entretenir d'abord & des limites de l'Egypte & des changemens que le tems & les travaux des hommes ont fait ſubir au ſol.

L'Egypte eſt bornée au nord par la Méditerranée, au midi par une chaîne de montagnes qui la ſéparent de la Nubie ; la mer Rouge & l'Iſthme de Suez la terminent à l'orient. Elle a pour limites au couchant les déſerts de la Lybie, au milieu deſquels étoit bâti le temple de Jupiter Ammon. Sa plus

grande longueur ſe prend depuis Syenne, ſituée ſous le Tropique du Cancer, juſqu'au cap Burlos, qui, formant la pointe la plus avancée du Delta, termine preſque le trente-deuxième degré de latitude. Cette diſtance donne environ deux cens vingt-cinq lieues.

Sa plus grande largeur eſt de ſoixante-huit lieues, en tirant une ligne droite de Peluſe à la tour des Arabes, autrefois nommée Taposiris.

On diviſe l'Egypte en haute & en baſſe.

La haute Egypte n'eſt qu'une longue vallée qui commence à Syenne & finit au grand Caire. Deux chaînes de montagnes qui

partent de la dernière cataracte, en forment les vaſtes contours. Leur direction eſt du midi au nord juſqu'à la hauteur du Caire, où ſe ſéparant à droite & à gauche, l'une va gagner le mont Colzum, l'autre ſe termine en colonne de ſable près d'Alexandrie; la première eſt compoſée de rochers hauts & eſcarpés; la ſeconde eſt formée de monticules ſablonneux, aſſis ſur une baſe de pierre calcaire. Au-delà de ces montagnes, ſont des déſerts qui ont pour borne la mer Rouge à l'orient, & à l'occident l'étendue de l'Afrique. Au milieu s'étend une longue plaine qui n'a pas plus de neuf lieues dans ſa plus grande largeur. C'eſt-là que le Nil promène ſes

eaux entre deux barrières insurmontables. Tantôt fleuve tranquille, il suit lentement le cours que la nature & l'art lui ont tracé, tantôt torrent impétueux, rougi des sables de l'Ethiopie, il se gonfle, franchit ses bords, domine sur les campagnes & couvre de ses flots un espace de deux cens lieues.

La basse Egypte comprend tout le pays qui se trouve entre le Caire, la Méditerranée, l'Isthme de Suez & la Lybie. Cette plaine, d'une immense étendue, offre sur ses bords des sables arides, une bande de terres cultivées le long des canaux du fleuve, & au milieu l'île triangulaire à laquelle les Grecs donnèrent le nom de Delta.

Cette île, la plus fertile du monde, a beaucoup perdu de ſon étendue, puiſqu'elle avoit autrefois pour limites Canope & Peluſe. Les canaux qui y portoient les eaux & la fécondité, ſe ſont comblés. Ils ne ſont plus qu'une vaine repréſentation de ce qu'ils étoient, & s'ils communiquent encore avec le lac Menzalé, ce n'eſt que pendant quelques inſtans de la crue du Nil : le reſte de l'année ils ſont à ſec.

Maintenant, Madame, que vous avez une idée générale de l'Egypte, arrêtez vos regards ſur ce riche pays, & ſuivez les changemens qu'il a éprouvés. Au-delà des tems hiſtoriques, les peuples qui deſcen-

dirent des montagnes qui bordent la cataracte, dans la vallée que le Nil inonde, dans ce marais impraticable, découvrirent, après des essais multipliés, le lotus, le roseau ou canne à sucre, la colocasse, l'oignon & la fêve. Le besoin éveilla l'industrie; celui qui avoit fait une heureuse découverte, fut roi ou dieu; on lui dressa des autels. Je passe sur les siècles & je viens au tems où les Egyptiens, soumis à un culte & à des loix, creusèrent des canaux pour l'écoulement des eaux stagnantes du Nil, opposèrent des digues à ses ravages, & las d'habiter les antres des rochers, bâtirent des villes sur les hauteurs. Déjà une grande ville

s'étoit élevée au milieu de la Thébaïde ; pluſieurs rois avoient mis leur gloire à l'embellir. Thébes floriſſoit depuis des ſiècles, & Rome n'étoit pas encore. Un des rois d'Egypte, prévoyant peut-être ce qui devoit arriver, avoit entrepris de détourner le cours du fleuve. Il lui avoit creuſé un lit nouveau à l'orient de Memphis ; & oppoſant à ſes eaux une large digue, l'avoit obligé de paſſer de gauche à droite entre les montagnes, & de ſe décharger dans le golfe qui baignoit le rocher, où le château du Caire eſt bâti. Au moment où j'écris, ce canal n'eſt point ignoré ; on le ſuit à travers le déſert. Des bois pétrifiés, des mâts, des antennes, débris

débris des bâtimens qui y naviguoient, en marquent encore la trace.

C'eſt aux travaux du monarque, qui termina ce grand ouvrage, que l'Egypte doit le Delta. Le poids énorme des eaux du Nil, qui vint ſe jetter à l'entrée du golfe, fit refluer celles de la mer; les ſables, le limon qu'il entraîne, s'y amoncelèrent. L'île du Delta peu conſidérable d'abord, ſortit de la mer dont elle recula les limites. Elle étoit un don du fleuve, qui depuis l'a aggrandie de ſon limon amoncelé tous les ans.

Le Delta eſt aujourd'hui dans la ſituation la plus favorable pour l'agriculture. Baigné à l'orient &

à l'occident par deux fleuves que le Nil forme en ſe diviſant, & qui ſont auſſi larges & plus profonds que la Loire, coupé de ruiſſeaux innombrables, il offre l'aſpect d'un jardin immenſe dont tous les compartimens peuvent être arroſés. Plus élevé que le reſte de l'Egypte, pendant les trois mois où la Thébaïde eſt ſous les eaux, il poſsède des campagnes couvertes de riz, d'orges, de légumes & de fruits divers. Ce ſont des riches maiſons dans la plaine, dont l'horiſon ſeul borne l'étendue; ce ſont des bois de dattiers, d'orangers, de ſycomores; ce ſont des eaux toujours courantes; c'eſt une verdure qui change & ſe renouvelle ſans ceſſe;

c'eſt enfin une abondance qui réjouit la vue & étonne l'imagination.

Vous devez bien penſer, Madame, qu'en acquérant cette hauteur, qui, pendant trois mois, la met à l'abri de l'inondation, cette île eſt auſſi augmentée en longueur. Quels prodigieux changemens les grands fleuves occaſionnent ſur la ſurface du globe ! Comme ils repouſſent ſans ceſſe la mer en accumulant le ſable ſur le ſable ! Comme ils élèvent à leur embouchure des îles qui deviennent enſuite de grandes portions de continent c'eſt ainſi que le Nil a formé preſque toute la baſſe Egypte, & fait ſortir des eaux le Delta qui a quatre-vingt-

dix lieues de circonférence. C'eſt ainſi que le Méandre, repouſſant continuellement les flots de la Méditerranée, & comblant peu-à-peu le golfe où il ſe jette, a mis au milieu des terres la ville de Milet, qui étoit autrefois un port fameux. C'eſt ainſi que le Tigre & l'Euphrate, deſcendant des rochers de l'Arménie, entraînant dans leurs cours les ſables de la Méſopotamie, rempliſſent inſenſiblement le golfe Perſique.

Vous avez ſous les yeux un tableau général de l'Egypte & des principales révolutions qui en ont retravaillé le ſol : j'entrerai déſormais dans des détails particuliers qui vous intéreſſeront peut-être

davantage. C'eſt au milieu d'Alexandrie, frappé d'étonnement à la vue des monumens que les ravages du tems & des conquérans n'ont pu détruire, pleurant ſur les débris des colonnes, des obéliſques qui décoroient les places publiques & les temples, que je vous parlerai d'abord de la ville d'Alexandrie, enſuite de l'Alexandrie des Arabes, & enfin des maſures auxquelles les Turcs oſent donner encore ce nom pompeux.

LETTRE III.

D'Alexandrie.

IL eſt douloureux, Madame, de chercher une ville fameuſe, la première ville du monde, au milieu de ſes propres ruines.

L'Aſie mineure étoit ſoumiſe, l'orgueil de Tyr humilié, lorſqu'Alexandre marcha vers l'Egypte & s'en rendit le maître. Mais il falloit pour conſerver cette conquête éloignée de ſes états une fortereſſe avec un port capable de recevoir des flottes nombreuſes. Entre le lac Mareotis & le port que forme l'île de Pharos, Alexandre traça l'enceinte d'une grande ville

à laquelle il donna ſon nom. Un an après, Alexandrie fut preſqu'achevée & peuplée des habitans des villes voiſines que le conquérant y avoit fait paſſer. Alexandrie avoit une lieue & demie de long, ſur un tiers de largeur, ce qui donnoit à ſes murailles environ quatre lieues de circonférence. La Méditerranée la baignoit au nord, le lac Mareotis au midi; des rues droites la coupoient parallèlement dans ſa longueur; cette direction laiſſoit un libre paſſage au vent du nord, le ſeul qui porte en Egypte la fraîcheur & la ſalubrité. Une rue de deux mille pieds de large commençoit à la porte de la marine, & finiſſoit à la porte de Ca-

nope ; des maiſons magnifiques, des temples, des édifices publics la décoroient. C'étoit une longue place où l'œil ne pouvoit ſe laſſer d'admirer le marbre, le porphyre & les obéliſques qui devoient embellir un jour Rome & Conſtantinople. Cette rue, la plus belle qu'il y ait eu dans l'univers, étoit coupée par une autre égale en largeur, ce qui formoit en cet endroit un carré d'une demi-lieue de circonférence. Du milieu de cette grande place, on voyoit les deux portes & les vaiſſeaux arriver à pleines voiles du nord & du midi.

Vous parlerai-je du palais du ſouverain ? Il occupoit plus d'un quart de la ville ; chacun des Pto-

lemées en augmenta par la ſuite la magnificence. Il renfermoit dans ſon enceinte le muſée, aſyle des ſavans, des boſquets, des édifices dignes de la majeſté royale & un temple où le corps d'Alexandre fut dépoſé dans un cerceuil d'or. L'infâme Séleucus Cybioſactès viola ce monument, enleva le cerceuil d'or & en mit un de verre à la place.

Alexandrie s'étendoit encore ſur les bords du lac du côté du midi. Sa partie orientale offroit le gymnaſe avec des portiques de plus de ſix cens pieds de long, ſoutenus par pluſieurs rangs de colonnes de marbre. En ſortant de la porte de Canope, on rencontroit un cirque

ſpacieux deſtiné à la courſe des chars. Plus loin le fauxbourg de Nicopolis bordoit le rivage de la mer, & ſembloit une ſeconde Alexandrie.

Telle étoit cette ville qui fut ſoumiſe aux Ptolémées, aux Romains & aux empereurs Grecs. Vers le milieu du ſixième ſiècle de notre ère, l'Arabe Amrou-Ebn-el-Aas, général d'Omar, l'emporta d'aſſaut après un ſiége de quatorze mois, qui lui coûta vingt-trois mille hommes. Le vainqueur étonné de ſa conquête écrivit au Calife : « J'ai pris la ville de l'occident, elle eſt d'une immenſe étendue. Je ne puis vous décrire combien elle renferme de merveilles. Il s'y trouve

quatre mille bains, douze mille vendeurs de légumes, quatre mille Juifs qui payent tribut, quatre mille comédiens, &c.» La bibliothèque, où les ſoins des Ptolémées avoient raſſemblé plus de quatre cens mille manuſcrits, excita l'attention du conquérant. Il demanda les ordres du Calife: « Brûlez » ces livres, répondit le féroce » Omar: s'ils ne renferment que » ce qui eſt dans le Coran, ils ſont » inutiles, & dangereux s'ils con» tiennent autre choſe ». Arrêt barbare qui réduiſit en cendres une grande partie des travaux de la docte antiquité.

Alexandrie ſoumiſe à la domination des Arabes perdit peu-à-peu

de ſon éclat. La population diminua de jour en jour. On abattit les anciens murs, on en reſſerra l'enceinte de moitié, & l'on conſtruiſit ceux qui exiſtent encore de nos jours. Cependant elle conſervoit encore dans ſa décadence un air de grandeur qui commandoit l'admiration. L'alignement de ſes rues offroit l'image d'un échiquier. On lui avoit laiſſé une partie de ſes places & de ſes monumens. Son commerce s'étendoit depuis l'Eſpagne juſque dans l'Inde; les canaux étoient entretenus; les marchandiſes remontoient dans la haute Egypte par le lac Mareotis, & dans le Delta par le canal de Faoué. Le Phare, bâti par Soſtrate

de

de Cnide, ſubſiſtoit encore. Cette tour merveilleuſe avoit pluſieurs étages, tous environnés de galeries ſoutenues par des colonnes de marbre. Elle s'élevoit à près de quatre cens pieds. On avoit placé au ſommet un grand miroir d'acier poli, diſpoſé de manière qu'on y appercevoit l'image des vaiſſeaux éloignés, avant qu'ils fuſſent viſibles à l'œil. Cet édifice admirable leur ſervoit de fanal. On y allumoit des feux pendant la nuit pour les avertir de l'approche des côtes d'Egypte, qui ſont ſi baſſes qu'on court riſque d'échouer avant d'avoir pu les diſtinguer.

Au quinzième ſiècle les Turcs s'emparèrent de l'Egypte. Ce fut

le terme de ſa gloire. L'Alexandrie des Arabes fut tellement dépeuplée que dans ſa vaſte enceinte il ne ſe trouva pas un ſeul habitant. Ils avoient abandonné de grands bâtimens qui tomboient en ruines, que l'on n'oſoit réparer ſous un gouvernement où c'eſt un crime de paroître riche, & avoient élevé des maſures ſur le rivage de la mer. Aujourd'hui dans l'eſpace de deux lieues fermées de murailles, on ne voit que colonnes de marbre, les unes renverſées dans la pouſſière & ſciées par tronçons, (car les Turcs en font des meules de moulin) les autres debout, affermies ſur leur baſe par l'énormité de leur poids. On ne voit que débris de

pilaſtres, de chapiteaux, d'obéliſques, que montagnes de ruines entaſſées les unes ſur les autres. L'aſpect de ces décombres, le ſouvenir des monumens fameux qu'ils repréſentent, attriſte & fait verſer des larmes.

La moderne Alexandrie eſt une bourgade de peu d'étendue, contenant à peine ſix mille habitans; mais elle eſt très-commerçante, avantage qu'elle doit uniquement à ſa ſituation.

Je réſerve pour un autre tems mes obſervations ſur les mœurs & le commerce des Alexandrins; il faut quitter une ville où l'on vit au milieu des ruines, où les habitans ſont un mêlange de Mores

& de Turcs, que des crimes ont chaſſés de leur patrie, où les Arabes Bedouins viennent vous dépouiller en plein jour, où enfin toute la nature morte onze mois de l'année ne ſe pare un inſtant de verdure que pour laiſſer de longs regrets.

LETTRE IV.

De Roſette.

EN allant d'Alexandrie à Roſette par terre, j'ai laiſſé à droite le canal de Faoué, & paſſant près des débris du grand Cirque, j'ai rencontré ſur leur gauche les ruines de Nicopolis. Ce fauxbourg avoit été embelli par Auguſte, après la victoire qu'il y remporta ſur An-

toine. Durant l'eſpace de deux lieues, ce ne ſont que monceaux de décombres, qui couvrent des reſtes précieux d'antiquités. J'ai côtoyé enſuite le rivage de la mer. La vue s'étend d'un côté ſur les flots, & de l'autre ſur des campagnes ſabloneuſes. Des dattiers épars çà & là interrompent l'aridité de ces plaines. L'hiver, les Arabes Bedouins y font paître leurs troupeaux; l'été, ils y ramaſſent la ſoude en monceaux, la brûlent, & en vendent les cendres aux Alexandrins qui la tranſportent en Syrie & dans l'île de Crête, où elle ſert à la fabrication du ſavon.

De Nicopolis, je ſuis arrivé à l'ancienne Canope, nommée au-

jourd'hui Alboukir. L'agrément de la ſituation, le temple de Sérapis, l'induſtrie des prêtres avoient fait autrefois de ce lieu un des plus fameux pélérinages de l'Egypte. On s'y rendoit de toutes les provinces les plus éloignées. La licence préſidoit aux fêtes ; le plaiſir plus encore que la religion conduiſoit les adorateurs du dieu. Strabon aſſure que le canal d'Alexandrie à Canope, étoit rempli nuit & jour de bateaux & de pélerins, dont les chants & la danſe offroient l'image de la joie folle & de la dernière licence. Aujourd'hui le canal eſt à ſec une partie de l'année, & la ville ruinée ne préſente aux regards que des maſures.

Après avoir paſſé un bac, on trouve un caravanſerai, ſeul aſyle contre les feux d'un ciel brûlant, pendant une marche de quatorze lieues. Au-delà s'étend une plaine ſtérile, où l'on n'apperçoit ni arbres, ni buiſſon, ni verdure. Les yeux y ſont fatigués par un torrent de lumière; la peau eſt brûlée par l'ardeur du ſoleil. Onze colonnes placées de diſtance en diſtance ſervent à diriger les voyageurs à travers ce déſert, dont le vent fait mouvoir les monticules de ſable comme les vagues de l'océan. Malheur à celui qu'un vent du midi ſurprend dans cette ſolitude! S'il n'a pas une tente pour ſe mettre à l'abri, il eſt aſſailli par des flots

de pouſſière embrâſée qui lui rempliſſant les yeux & la bouche, lui ôtent la reſpiration & la vie. Le parti le plus ſage eſt de faire cette route la nuit. On découvre au point du jour les palmiers & les ſicomores qui couronnent les bords du Nil, & l'on arrive, comme moi, à Roſette, baigné de ſueur & de roſée.

Quand après un long ſéjour au milieu des ruines, & un voyage fatigant à travers les ſables, on ſe trouve dans une ville riante, entourée de boſquets & de verdure, l'ame ſe dilate, & l'on eſt plus diſpoſé à jouir de toute la nature. Telle a été ma ſituation en approchant de cette ville. Echappé aux

horreurs du déſert, je me ſuis cru tranſporté dans un nouvel Eden où tout offre l'image de l'abondance.

Roſette que les Arabes appellent Raschid, fut bâtie au huitième ſiècle, à l'embouchure même du Nil. Aujourd'hui les enſablemens du fleuve l'en tiennent éloignée de deux lieues. C'eſt une des plus jolies villes de l'Egypte. On n'y voit, à la vérité, ni place remarquable, ni rue parfaitement alignée; mais toutes les maiſons, bâties en terraſſe, bien percées, bien entretenues, ont un air de propreté & d'élégance qui plaît. Les ſeuls édifices publics qui ſe faſſent remarquer, ſont les moſquées accompagnées de hauts

minarets, conſtruits avec beaucoup de légèreté & de hardieſſe. Preſque par-tout on a la vue du Nil & du Delta; c'eſt un magnifique ſpectacle. D'un côté, le Nil eſt toujours couvert de bâtimens qui montent & deſcendent à la rame & à la voile; de l'autre, le Delta, comme un immenſe jardin, préſente toute l'année une abondante variété de moiſſons, de légumes, de fleurs & de fruits.

Au nord de la ville, s'offrent des jardins où les citroniers, les orangers, les dattiers & les ſicomores ſont plantés au haſard. Ce déſordre n'eſt pas ſans grace; & le mélange de ces arbres, leur voûte impénétrable aux rayons du

ſoleil, des fleurs jettées à l'aventure, rendent charmant l'ombrage de ces boſquets. C'eſt là que le Turc, lorſque l'atmoſphère eſt en feu, aſſis au bord d'un ruiſſeau, tenant dans ſes mains une longue pipe garnie d'ambre, ſe croit tranſporté dans le paradis du Coran. Froid, tranquille, penſant peu, il fume un jour entier ſans ennui. Cette activité qui nous tourmente lui eſt inconnue: ſa vie nous paroît un long ſommeil; la nôtre lui paroît une ivreſſe continuelle.

C'eſt dans ces jardins que de jeunes Géorgiennes, vendues à l'eſclavage par leurs parens, dépoſent avec le voile qui les couvre la décence qu'elles obſervent en

public. Elles y font exécuter en leur préſence des danſes voluptueuſes, chanter des airs tendres & déclamer des romans qui font la peinture naïve de leurs mœurs. Le moyen qu'avec une ame pleine d'énergie, au milieu des émanations parfumées de toutes les plantes aromatiques, la volupté ne circule pas dans leur ſang & ne s'exprime point dans tous leurs traits!

Il me reſte, Madame, beaucoup de choſes à vous dire de Roſette; mais j'attendrai qu'un plus long ſéjour m'ait mis en état de vous envoyer de nouveaux détails.

LETTRE V.

De Roſette.

JE ſuis dans une habitation curieuſe pour un Européen ; c'eſt un autre univers. Dans la ville règne un vaſte ſilence que n'interrompt le bruit d'aucun caroſſe ; les chameaux, ſervent de voiture, les habitans marchent poſément ſans qu'aucun événement puiſſe déranger leur gravité. De longues robes flotent ſur leurs talons, un lourd turban charge leurs têtes. Ils ſe coupent les cheveux & laiſſent croître leur barbe ; la ceinture eſt commune aux deux ſexes. Le citoyen eſt armé d'un couteau, le ſoldat d'un

damas & de deux piſtolets. Les femmes du peuple dont le vêtement conſiſte en une ample chemiſe bleue & un long caleçon, ont le viſage couvert d'un morceau de toile percée vis-à-vis des yeux. Celles qui ſont riches portent un voile blanc, avec un manteau de ſoie noire qui leur enveloppe tout le corps. On les croiroit en domino. Un étranger oſe à peine les regarder; ce ſeroit un crime de leur adreſſer la parole. Mais ces maſques ne ménagent ni leurs ſignes, ni leurs regards. Ce langage eſt ici plus expreſſif qu'en Europe; comme c'eſt le ſeul qu'on puiſſe parler en public, on a appris à tout dire ſans ouvrir la bouche.

Les environs de Roſette ne diffèrent pas moins du dehors de nos villes de France. Une ſurface immenſe ſans montagnes, ſans collines, coupée de canaux innombrables & couverte de moiſſons ; des ſicomores touffus dont le bois indeſtructible protège la cabane de terre où le laboureur ſe retire l'hiver, car l'été il dort ſous l'ombrage ; des dattiers raſſemblés en forêt ou épars dans la plaine, couronnés au ſommet de grapes énormes, dont le fruit offre un aliment ſucré & ſalutaire ; des caſſiers dont les branches flexibles ſe parent de fleurs jaunes ; des orangers, des citronniers que le ciſeau n'a point mutilés ; voilà les principaux ar-

bres que l'on rencontre dans le Delta.

La terre eſt un limon noir d'une fécondité inépuiſable. On vient de préparer les rizières ; des bœufs, un bandeau ſur les yeux, tournent des roues à chapelets, qui verſent l'eau dans un baſſin, d'où elle ſe répand ſur les champs. On l'y laiſſe s'épurer une ſemaine. Lorſque la terre en eſt profondément imbibée, hommes, femmes, enfans, nuds juſqu'à la ceinture, marchent dans la boue où ils s'enfoncent bien avant, & enlèvent ſans effort toutes les racines des plantes. Ce travail fini, on arrache le riz haut d'un pied, & on le tranſplante dans la rizière. Inondé chaque jour, il croît

avec une rapidité étonnante; à la fin de juillet, le terrein qui borde le Nil & les canaux en ſont plantés. On les coupe en novembre, on étend les gerbes ſur l'aire. Un homme aſſis ſur une charette baſſe, à laquelle deux bœufs ſont attelés, & dont les roues ſont tranchantes, ſe promène ſur la paille & la hache en morceaux. Le vent la ſépare du grain. Ce grain eſt tranſporté dans des magaſins, où l'on ſe ſert d'un moulin propre à détacher la pellicule qui l'enveloppe; ainſi préparé, on y mêle du ſel, & on le ſerre dans des paniers ovales faits de feuilles de dattiers.

Dans une promenade aux environs de Roſette, je ſuis allé voir

un château que les *Mamloucs* élevèrent pour défendre l'entrée du fleuve ; c'eſt un bâtiment carré, flanqué de quatre tours garnies de canons. Il eſt ſitué une lieue au nord de la ville ſur la rive occidentale; une plate forme munie d'artillerie lui fait face. Ces deux forts, quoique peu conſidérables, ſuffiroient pour arrêter les vaiſſeaux, ſi les Turcs ſavoient faire uſage du canon. Mais ils n'en ont pas beſoin. La nature a pris ſoin de défendre l'embouchure du Nil en y élevant une barre dangereuſe, que des barques canonnières même ne franchiroient pas, ſi des bateliers expérimentés ne leur traçoient la route.

Au midi de la ville, ſur le bord du Nil, eſt une petite éminence, du milieu de laquelle s'élève une tour antique enterrée juſqu'à la moitié. Un grand baſſin demi circulaire qui eſt au pied, annonce un port que les ſables ont comblé. Il y a quelques années qu'un négociant Turc ayant fait fouiller au bas de ce monticule, trouva vingt belles colonnes de marbre. Cette découverte fit ſon malheur. Les Beys crurent qu'il en avoit enlevé les tréſors, & le dépouillèrent de ſes biens. Ces ruines ſont celles de l'ancienne Bolbine. Ce lieu eſt pittoreſque; la tour tombe en ruine & eſt entourée de tombeaux. A l'occident on voit une

plaine déſerte, dont on ne peut ſans frémir parcourir des yeux la brûlante étendue. Les rayons ſans nombre réfléchis par les ſables bleſſent la vue, & l'image de la ſtérilité fait entrer dans l'ame un ſentiment de triſteſſe. Mais en ſe tournant du côté de l'orient, quel frappant contraſte ! quel riant tableau ! C'eſt un fleuve majeſtueux couvert de bateaux. C'eſt le Delta où les graces du printems, la beauté de l'été, les richeſſes de l'automne ſont raſſemblées avec profuſion ; on voit à la fois la verdure, les moiſſons & les fruits.

Vous connoiſſez, Madame, les Pſylles de l'antiquité, ces célèbres mangeurs de ſerpens, qui ſe faiſoient

un jeu de la morſure des vipères & de la crédulité des peuples. Eh bien ! ces mangeurs de ſerpens exiſtent encore de nos jours. Un fait dont j'ai été témoin, vous en convaincra. La ſemaine dernière, on célébroit la fête d'Ibrahim ou d'Abraham, pour lequel les Arabes, deſcendus d'Iſmael, ont une grande vénération. La ſolemnité attira un grand concours de peuple à Roſette. Un Turc me permit d'aller chez lui voir la proceſſion. Les différens corps d'artiſans défilèrent fort gravement, chacun ſous ſa bannière. L'étendart de Mahomet étoit porté en triomphe. Tous vouloient le toucher, le baiſer, ſe l'appliquer ſur les yeux. Le tumulte

croiſſoit ſans ceſſe. Venoient enſuite des Cheiks, prêtres du pays, coëffés de longs bonnets de cuir en forme de mitre. Ils marchoient à pas lents, & chantoient les hymnes du Coran. A quelques pas derrière eux, j'apperçus une foule de forcenés, les bras nuds, le regard farouche, tenant à la main d'énormes ſerpens qui formoient des replis autour de leurs corps, & faiſoient des efforts pour s'échapper. Ces Pſylles les empoignant fortement auprès du col évitoient leurs morſures, & malgré leurs ſiflemens les déchiroient avec les dents & les mangeoient tout vivans. Le ſang couloit de leur bouche impure. D'autres Pſylles s'efforçoient de leur

arracher leur proie. C'étoit un combat à qui dévoreroit un ſerpent.

La populace les ſuivoit & crioit miracle ; ce tableau que je vous trace d'après nature m'a effrayé d'abord ; puis il m'a fait réfléchir ſur l'homme, cet être étrange pour lequel le poiſon devient un aliment, cet être crédule auquel un ſpectacle renouvelé tous les ans n'ouvre point les yeux, & qui eſt près d'adorer comme un dieu ſon ſemblable, quand ſon ſemblable a l'art de le tromper.

LETTRE VI.

Du Caire.

POUR arriver, Madame, de Roſette au grand Caire, j'ai fait ſur le Nil une navigation de pluſieurs jours. Comme je vous dois compte de tous mes pas, je vous envoie mon journal qui n'aura pas la ſéchereſſe des journaux nautiques que vous connoiſſez.

Le premier octobre je m'embarquai ſur un *Mach*; c'eſt un gros bateau à deux mâts, qui a une jolie chambre & un cabinet tapiſſés de nattes artiſtement travaillées. Il étoit une heure après midi lorſqu'on mit à la voile. Le vent

du

du nord, qui dans cette ſaiſon ſouffle continuellement, nous faiſoit remonter contre le courant. Les rives du Nil ſont bordées de roſeaux, & le riz qui touche au terme de ſa maturité, flottoit ſous le vent comme les ondes de la mer. De diſtance en diſtance, divers hameaux m'ont offert leurs huttes de terre, quelques maiſons de briques durcies au ſoleil & une petite moſquée dont le minaret entouré de grands arbres ſemble ſortir du ſein de la verdure. Nous avons paſſé devant une île couverte de melons d'eau, dont la chair eſt fondante & l'eau ſucrée, & dont on peut manger avec excès ſans en être incommodé.

Avant d'arriver à Deïroute, joli bourg ſur la rive occidentale du Nil, j'ai vu l'ouverture d'un canal qui va ſe décharger dans le lac de Behiré, par lequel on deſcendoit à Canope. Au déclin du ſoleil nous avons apperçu dans l'ombre les minarets de Faoué, & nous avons paſſé la nuit devant cette ville. Elle eſt bien déchue de ſon ancienne puiſſance. Au quinzième ſiècle, elle étoit la plus grande du pays après le Caire. Les Vénitiens y entretenoient un conſul. Les marchandiſes y remontoient par le canal, qui porte les eaux à Alexandrie. Depuis qu'il n'eſt plus navigable, Faoué, avec ſon commerce, a perdu la ſource de ſes richeſſes. Dès la pointe

du jour, je l'ai parcourue avec le Janiſſaire qui m'accompagne. De grands bâtimens qui tombent en ruine, des places remplies de décombres, des maiſons de briques mal entretenues, quelques moſquées ſans ornemens, un peuple pauvre & peu nombreux, tels ſont les triſtes reſtes d'une ville célèbre, qu'une colonie de Miléſiens avoit bâtie. Comme elle eſt voiſine de Canope, elle en a pris la corruption. Les habitans permettent à des courtiſannes d'y occuper un kan, & ferment les yeux ſur leurs déréglemens. Elles viennent aſſaillir les paſſans, & exécutent en leur préſence des chants & des danſes en uſage dans le pays; rien de plus

libertin que leurs chanſons, rien de plus laſcif que leurs regards & leurs geſtes. Dans les environs de cette ville étoit Naucrate qui eut auſſi les Miléſiens pour fondateurs.

Le vent du nord continuant à ſouffler, nous déployâmes encore la voile. Après avoir paſſé pluſieurs îles preſque ſubmergées, nous nous trouvâmes à cinq milles de Faoué, devant l'embouchure du canal creuſé par Alexandre, & que les Turcs ont laiſſé combler en partie. A meſure que nous avançâmes, nous apperçûmes une multitude de bateaux, dont les uns remontoient à la voile, d'autres deſcendoient en s'abandonnant au courant. Les mariniers y font entendre leur mu-

ſique groſſière & bruyante. Ils marient leurs voix rauques au ſon du tambour de baſque & de la flûte ſauvage formée de roſeaux. Ces concerts ne charment pas l'oreille, mais la joie qui les inſpire, paſſe dans l'ame de ceux qui les entendent. Cependant des troupeaux de bœufs mugiſſent dans la prairie. Les laboureurs ſe répandent dans la plaine pour arroſer leurs moiſſons. Les filles deſcendent du village pour laver leur linge & puiſer de l'eau. Toutes font leurs toilettes; leurs cruches & leurs vêtemens ſont ſur le rivage; elles ſe frottent le corps avec le limon du Nil, s'y précipitent & ſe jouent parmi les ondes. Pluſieurs vinrent à la nage

autour de notre bateau, en nous criant dans leur langage, ſeigneur, donne-moi un médin. Elles nagent avec beaucoup de grace; leurs cheveux treſſés flottent ſur leurs épaules. Elles ont la peau fort brune, le teint hâlé, mais la plûpart ſont très-bien faites. La facilité avec laquelle elles ſe ſoutiennent contre la rapidité du courant, fait voir combien l'exercice donne de force & de ſoupleſſe aux perſonnes les plus délicates. Telle la belle Nauſicaé, après avoir lavé ſes vêtemens, ſe baignoit avec ſes compagnes, lorſqu'Ulyſſe, tout nud, parut devant elles.

A l'approche de la nuit nous préparions nos armes; car le Nil

eſt couvert de corſaires qui attaquent les bateaux à la faveur des ténèbres, coupent la tête aux paſſagers qui ne ſont pas ſur leurs gardes, & s'emparent de leurs effets. Après avoir paſſé une de ces nuits entre une petite île & l'embouchure du canal de Menouf, nous voguâmes entre des îles dont l'herbe eſt très-haute, & où l'on mène paître des bufles. Un berger, aſſis ſur le col du premier de la troupe, deſcend dans le fleuve, fait claquer ſon fouet & dirige la marche. Tout le troupeau ſuit à la file, & nage en meuglant vers le lieu du pâturage. Ils vomiſſent l'onde par leurs larges naſeaux. Pendant les chaleurs ces animaux vivent dans le

Nil, où plongés juſqu'aux épaules, ils paiſſent l'herbe le long des bords. Les femelles donnent en abondance un lait gras avec lequel on fait d'excellent beure.

Pendant ma route on m'a montré ſous l'ombrage des palmiers, le petit port d'Ouardan, où le père Sicard brûla des tas d'anciens manuſcrits, renfermés dans un colombier, ſous prétexte que c'étoit des livres de magie, tandis qu'ils ne contenoient que des caractères de l'ancienne écriture hiéroglyphique. Ainſi l'aveugle fanatiſme détruit en un moment les tréſors de pluſieurs ſiècles.

Devant tous les villages où j'ai paſſé, les enfans des deux ſexes

s'exercent à la nage. Nager eſt un plaiſir dont la néceſſité leur fait une loi. En effet, toute l'Egypte eſt coupée de canaux larges & profonds qui ſont pleins d'eau. Pendant l'inondation, il faut ſouvent en traverſer pluſieurs pour aller d'un village à l'autre. Alors les hommes, les femmes quittent la chemiſe & le caleçon, & s'en étant formé un diadême autour de la tête, paſſent la rivière à la nage. Ce qui doit ſurprendre l'Européen, c'eſt que les Egyptiennes, qui dans ces circonſtances ne conſervent qu'un morceau de toile pour ſe couvrir, ſe l'appliquent ſur le viſage.

En arrivant à la pointe du Delta,

où le Nil ſe ſépare en deux branches, on apperçoit pour la première fois le ſommet des deux grandes pyramides qui ſont à huit lieues de diſtance. Elles reſſemblent à deux pointes de montagnes qui ſe perdent dans les nues. Salut aux plus anciens monumens qui ſoient ſortis de la main des hommes! leur vue inſpire un reſpect religieux. Combien de générations ont diſparu de la terre depuis que ces maſſes énormes repoſent ſur le pied de la montagne où elles ſont aſſiſes? Enfin vers les onze heures du ſoir, au milieu d'une foule de bateaux, qui tous, de peur de ſe heurter, avoient un fanal allumé, & dont l'illumination varioit les

aſpects à chaque inſtant, nous jettâmes l'ancre devant Boulac, le port du grand Caire.

LETTRE VII.

Du Caire.

J'HABITE, Madame, une cité immenſe, où les Européens rampent dans la pouſſière, & où le nom de Franc qu'on leur donne à tous eſt un opprobre. Pour n'être pas inſulté par la populace, j'ai pris l'air & les habits d'un Turc. Grace à cette métamorphoſe, je me promène dans la ville, & parcours ſes environs.

Le grand Caire eſt une ville moderne, dont la ſituation n'eſt

pas avantageuſe. Eloigné du Nil, il eſt encore environné du côté de l'orient par la chaîne ſtérile du Mokatham. Cette montagne n'offre abſolument aux yeux qu'un ſable aride & des pierres calcinées par le ſoleil. Lorſque le vent du nord ne ſoufle pas, elle réfléchit ſur la ville une chaleur étouffante. On n'y reſpire un peu de fraîcheur que pendant la nuit. Les ſciences & les arts que Saladin y avoit introduits y fleurirent juſqu'au moment où les Turcs s'emparèrent de l'Egypte. A cette époque ils ont diſparu de tous les lieux de l'empire. Juſqu'au quinzième ſiècle le grand Caire fut une des plus riches capitales du monde. C'étoit l'entrepôt

de

de l'Europe & de l'Aſie. Son commerce s'étendoit du détroit de Gibraltar au fond de l'Inde. La découverte du cap de Bonne-Eſpérance & les conquêtes des Ottomans lui ont enlevé une grande partie de ſon éclat & de ſon opulence. Cependant, quoique pluſieurs des canaux qui y portoient les tréſors de l'orient & de l'occident ſoient fermés, quoique cette ville gémiſſe ſous le joug d'un Pacha & de vingt-quatre Beys, la fécondité du ſol de l'Egypte lui procure tant d'avantages que dans une enceinte de trois lieues, elle renferme encore un peuple immenſe & de grandes richeſſes.

Le grand Caire, bâti le long du

canal du *Prince des Fidèles*, a une lieue & demie du nord au ſud, & trois quarts de lieues d'orient en occident. Il forme autour du Mokatham un croiſſant immenſe. Il eſt impoſſible de ſuivre l'alignement des rues qui ſont étroites & tortueuſes. On diſtingue ſeulement de grands vides, c'eſt-à dire, des places qui deviennent lacs pendant la crue du Nil, & jardins le reſte de l'année. Au mois de ſeptembre, on s'y promène en bateau; au mois d'avril on y reſpire au milieu des fleurs & de la verdure. Dans l'enceinte du grand Caire ſont près de trois cents moſquées, dont les minarets conſtruits avec beaucoup de légèreté & entourés de galeries,

varient l'uniformité d'une ville où tous les toits des maiſons ſont terminés en terraſſe. C'eſt du haut de ces minarets qu'environ huit cents crieurs publics, tous à la fois & dans les différens quartiers de la ville, appellent le peuple à la prière. Les Turcs fidèles au Coran qui leur preſcrit de prier cinq fois par jour, haïſſent le bruit des cloches, & prétendent qu'il n'eſt fait que pour les bêtes de ſomme. Leur légiſlateur, afin de captiver à la fois l'eſprit & les ſens, préféra la voix humaine, jugeant très-bien qu'elle feroit plus d'impreſſion ſur l'homme que le ſon de l'airain ou de tout autre inſtrument. Le Caire a un château, placé ſur un rocher

eſcarpé, environné de murs épais & flanqué de groſſes tours. Sa circonférence eſt d'un quart de lieue. Deux chemins taillés dans le roc, & dont la pente eſt rapide, conduiſent à cette fortereſſe, d'où avec ſix mauvaiſes pièces de canon tournées vers le grand bâtiment qu'habite le Pacha, les Beys, quand ils veulent, lui intiment l'ordre de ſe retirer; car ces Beys ſont aujourd'hui ſouverains de l'Egypte. Le Pacha n'eſt qu'un phantôme dont ils ſe jouent. C'eſt à ce point d'humiliation qu'eſt réduit le repréſentant du Grand-Seigneur.

Un des monumens les plus curieux, que l'on admire dans le château, eſt un puits taillé dans

le roc. Il a deux cents quatre-vingts pieds de profondeur, ſur quarante-deux de circonférence. Un eſcalier dont la pente eſt extrêmement douce, règne à l'entour; des fenêtres, placées de diſtance en diſtance, éclairent cette rampe. Vers le milieu, on trouve une eſplanade avec un baſſin. C'eſt-là que des bœufs tournent une roue qui fait monter l'eau du fond du puits. D'autres bœufs placés en haut l'élèvent de ce réſervoir à un autre par le même méchaniſme. Cette eau vient du Nil, & comme elle filtre à travers un ſable imprégné de ſel & de nitre, elle eſt noirâtre.

Le quartier des Janiſſaires offre les ruines du palais de Saladin,

connu ſous le nom de Joſeph. Il y reſte encore debout trente colonnes de granit rouge, dont le fût d'une ſeule pierre a près de quarante-cinq pieds de haut. La diverſité de leur groſſeur & des ornemens ſculptés autour des chapiteaux, annonce qu'elles ont été tirées d'anciens monumens. A quelque diſtance de ces belles colonnes, on trouve un belveder charmant; c'eſt un ſalon ſitué dans l'endroit le plus élevé de la citadelle d'où la vue ſe promène ſur un immenſe horiſon. On découvre l'étendue du grand Caire & de ſes environs. Ce tableau eſt terminé par les pyramides, qui, comme des pointes de montagnes, vont ſe perdre dans

les nues. On ne ſe laſſe point de promener ſes regards ſur tant d'objets variés & impoſans. Aſſis ſur ce riant belveder, on ſe livre à d'agréables méditations; mais bientôt la mélancolie vient en troubler la douceur. On ſe dit à ſoi-même, ces riches contrées où floriſſoient autrefois les arts & les ſciences, ſont occupées par un peuple ignorant & barbare qui les foule aux pieds. Le deſpotiſme écraſe de ſon ſceptre de fer le plus beau pays du monde; il ſemble que les malheurs des hommes croiſſent en proportion des efforts que fait la nature pour les rendre heureux.

LETTRE VIII.

Du Caire.

JE vous ai parlé, Madame, de Boulak, c'eſt-à-dire, du port où abordent toutes les marchandiſes qui viennent de Damiette & d'Alexandrie. Il n'eſt éloigné du Caire que d'une demi-lieue. Le long des maiſons de Boulak, on voit à l'ancre des milliers de bateaux de toute forme & de toute grandeur. Ceux dont on fait uſage pour les voyages d'agrément, ſont peints & ſculptés avec art. Ils renferment de jolis appartemens que l'on couvre de tapis, & où l'on eſt à l'abri du ſoleil. C'eſt-là que couchés

mollement ſur des couſſins, les gens riches vont reſpirer la fraîcheur qu'entretient le courant d'air qui règne ſur le Nil. Cléopâtre, qui connoiſſoit le charme de ces promenades ſur l'eau, entraîna Céſar, & le conduiſit juſque dans la haute Egypte : elle eut l'art de faire oublier au plus actif des capitaines Romains, que la capitale du monde pouvoit encore lui fermer ſes portes.

Une demi-lieue au nord-eſt de Boulak, eſt le vieux château de Hellé, qui tombe en ruines. Les Beys, entourés de cortèges brillans, vont y recevoir le nouveau Pacha que la Porte envoie, pour le conduire en pompe à la priſon d'où ils viennent de chaſſer ſon

prédéceſſeur. Les environs de Hellé offrent de ſpacieux enclos de verdure, où coulent des ruiſſeaux à travers des touffes de baſilics & de roſiers. Je ne puis vous exprimer combien il eſt doux, lorſque le Nil eſt embrâſé des feux de la canicule, de reſpirer un air frais ſous ces ombrages enchantés ; mais il eſt dangereux pour un Européen de ſe promener ſouvent dans ces boſquets, parce qu'ils ſont peuplés de courtiſannes, & que les Turcs jaloux veulent y paroître ſeuls.

Après avoir parcouru ces lieux de délices, je ſuis retourné m'embarquer à Boulak pour remonter le Nil. Arrivé à la pointe de l'île Raouda, j'ai viſité le Nilomètre,

que les Arabes appellent Mekias. C'eſt une haute colonne de marbre qui s'élève du milieu d'un baſſin, dont le fond eſt de niveau avec le lit du Nil; elle eſt graduée dans toute ſa longueur, & diviſée en coudées & en pouces. Un chapiteau corinthien, ſur lequel repoſe une poutre qui ſoutient une galerie, la couronne. Lorſque l'inondation commence, les eaux entrent dans le baſſin par un conduit; alors des crieurs publics examinent tous les matins la colonne, & publient chaque jour dans les rues du grand Caire, la crue du fleuve. Quand il eſt monté à ſeize coudées, on coupe avec un grand appareil la digue qui ferme le canal du Prince

des Fidèles, & le Nil coule à travers la ville, au bruit des acclamations de tout un peuple. Je vous décrirai cette fête dans une lettre particulière.

Le Nilomètre a dans ſon voiſinage un vaſte palais élevé par le ſouverain qui régnoit ſur l'Egypte, pendant l'expédition de S. Louis en Egypte. Aujourd'hui les appartemens de ce palais ſont délabrés, & les murs tombent en ruines; mais le Nilomètre, c'eſt-à-dire, le baſſin & la colonne, ne paroît pas depuis neuf cents ans, avoir ſouffert des outrages du tems.

Après avoir viſité le Mekias & les débris du palais, j'ai parcouru l'île entière, qui n'eſt qu'un vaſte

jardin entouré des eaux du Nil. Des murs épais, à hauteur d'appui, en défendent les bords contre l'impétuosité du courant. D'un côté l'on apperçoit le vieux Caire & des maisons de plaisance, qui appartiennent au Beys. De l'autre on distingue le joli bourg de Gisé, où l'on trouve une manufacture de sel ammoniac. Le gouverneur qui y réside, s'est arrogé un droit sur les curieux qui vont visiter les pyramides. Je m'avançois insensiblement dans un bois de tamarins, d'orangers & de sycomores, l'esprit abandonné aux plus douces rêveries, & les sens livrés aux émanations des fleurs & des plantes embaumées. Tout-à-coup une voix

effrayante me crie : où vas-tu ? tu es mort ſi tu fais un pas. C'étoit un eſclave qui veilloit à l'entrée du boſquet pour qu'aucun téméraire ne vînt troubler des femmes qui repoſoient ſur la verdure. Je retournai en arrière, heureux de n'avoir pas été reconnu pour un Européen. J'ai ſu depuis que les Beys vont quelquefois avec leur harem dans cette île, & qu'un étranger que la curioſité y conduiroit dans ce moment riſqueroit d'avoir la tête coupée ſur le champ.

En vous décrivant, Madame, les environs du grand Caire, je ne dois pas oublier l'ancienne Héliopolis, célèbre autrefois par la culture des hautes ſciences & par la grandeur

de ſes édifices. Héliopolis placée ſur une longue levée de terre faite de main d'homme, à deux lieues nord-eſt du grand Caire, avoit un temple du ſoleil, où l'on nourriſſoit dans une enceinte particulière le bœuf ſacré. Il y étoit adoré ſous le nom de Mnévis, de même qu'à Memphis ſous celui d'Apis. Ce temple n'étoit pas le ſeul qu'on admirât à Héliopolis; on en remarquoit un autre conſtruit dans l'ancien goût Egyptien, avec des avenues de ſphinx & des obéliſques ſuperbes placés devant la principale entrée. Rien ne devoit être plus impoſant que ces coloſſes de marbre & ces hautes aiguilles d'une ſeule pierre, qui précédoient le veſtibule des

temples. Des quatre obéliſques que Sochis avoit fait élever dans cette ville, deux furent tranſportés à Rome, un autre a été détruit par les Arabes, & le dernier reſte encore debout ſur ſon piédeſtal. Un bloc de pierre thébaïque parfaitement bien poli le compoſe. Il a ſoixante-huit pieds de hauteur, ſans compter la baſe, & environ ſix pieds & demi de largeur ſur chaque face. Elles ſont couvertes d'hiéroglyphes. Ce beau monument, qui s'eſt aſſez bien conſervé, & un ſphinx de marbre jaunâtre renverſé dans la boue, ſont les ſeuls reſtes d'Héliopolis. Cette ville poſſédoit auſſi un collège de prêtres que la barbarie de Cambiſe n'épargna pas plus que

l'asyle de Mnévis. C'étoit-là, qu'ils observoient depuis plus de mille ans l'état du ciel, & qu'à force de travaux ils étoient parvenus à composer l'année solaire de trois cens soixante-cinq jours & quelques minutes. Ce seul fait prouve l'étendue de leurs connoissances en astronomie. Héliopolis doit se glorifier d'avoir instruit Hérodote, surnommé le père de l'Histoire. Elle peut se vanter encore d'avoir enseigné la philosophie à Platon, qui par la sublimité de sa doctrine mérita le nom de divin. Ce fut aussi dans cette ville qu'Eudoxe passa treize ans à l'école des prêtres, & devint un des plus fameux astronomes de son tems. Que reste-t-il à cette ville de

ſes ſciences & de ſes monumens ? Un barbare Perſan renverſa ſes temples ; un Arabe fanatique brûla ſes livres, & un ſeul obéliſque élevé ſur des ruines dit aux paſſans : là, fut Héliopolis.

Enfin à quelque diſtance de la levée où Héliopolis étoit placée, on voit le petit village de la Matarée, ainſi nommé, parce qu'il a une ſource d'eau douce. C'eſt la ſeule que l'on trouve en Egypte. Il eſt à croire que la couche de terre, à travers laquelle l'eau du Nil filtre dans cette fontaine, eſt privée du nitre univerſellement répandu dans ce pays. Une ancienne tradition l'a rendue fameuſe. On dit que la ſainte famille fuyant

la perſécution d'Hérode, ſe retira en cet endroit, & que la Vierge baignoit l'enfant Jeſus dans cette fontaine. Auſſi les Chrétiens racontent bien des miracles qui s'y ſont opérés. Ils viennent, avec grande dévotion, boire de cette eau pour toutes leurs maladies. Les Mahométans eux-mêmes partagent ce ſentiment de vénération.

LETTRE IX.

Du Caire.

JE veux vous offrir, Madame, quelques détails ſur les mœurs des hommes qui habitent cette contrée. D'abord je vous parlerai de l'uſage qu'on fait ici des bains de vapeur, enſuite de la vie intérieure & domeſtique, enfin d'une claſſe de femmes qu'on appelle Improviſatrices en Italie, & Almés en Egypte.

Le corps eſt ici accablé de neuf mois de chaleur. Cet affaiſſement rend les bains néceſſaires. Mahomet qui le ſavoit par expérience, en a fait un précepte à tous ſes ſectateurs.

Le premier appartement que l'on trouve en entrant aux bains, eſt une grande ſalle qui s'élève en forme de rotonde. Elle eſt ouverte au ſommet afin que l'air pur y circule librement. Une longue eſtrade couverte d'un tapis, & diviſée en compartimens, règne à l'entour; c'eſt-là qu'on dépoſe ſes habits. Au milieu de l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un baſſin récrée agréablement la vue. Quand on eſt déshabillé, on ſe ceint les reins d'une ſerviette, on prend des ſandales, & l'on entre dans une allée étroite, où la chaleur commence à ſe faire ſentir. La porte ſe referme. A vingt pas on en trouve une ſeconde, & l'on ſuit une allée qui forme un

angle droit avec la première. La chaleur augmente ; ceux qui craignent de s'expoſer ſubitement à une plus forte doſe, s'arrêtent dans une ſalle de marbre qui précède le bain, proprement dit. Ce bain eſt un appartement ſpacieux & voûté, pavé & revêtu de marbre. Quatre cabinets l'environnent, la vapeur ſans ceſſe renaiſſante d'une fontaine & d'un baſſin d'eau chaude s'y mêle aux parfums qu'on y brûle. Les perſonnes qui prennent le bain ne ſont point empriſonnées comme en France, dans une eſpèce de cuvier, où l'on n'eſt jamais bien à ſon aiſe. Ici, couché ſur un drap étendu, la tête appuyée ſur un petit couſſin, on prend en liberté

toutes les poſtures qui conviennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes vous enveloppe & pénètre dans tous les pores. Lorſqu'une douce moiteur s'eſt répandue ſur le corps, un ſerviteur vient, vous preſſe mollement, vous retourne, & quand les membres ſont devenus ſouples & flexibles, il maſſe & ſemble pétrir la chair, ſans que l'on éprouve la plus légère douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe & vous frotte long-tems. Pendant ce travail, il détache du corps tout en nâge, des eſpèces d'écailles, & enlève juſqu'aux ſaletés imperceptibles qui bouchent les pores. La peau

devient douce & unie comme le ſatin. Il vous conduit enſuite dans un cabinet, vous verſe ſur la tête de l'écume de ſavon parfumée & ſe retire. Ce cabinet offre un baſſin avec deux robinets, l'un pour l'eau chaude, l'autre pour l'eau froide. Bientôt le ſerviteur revient avec une pommade épilatoire, qui dans un inſtant fait tomber le poil aux endroits où on l'applique. Quand on eſt bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds & l'on ſuit le guide à travers les détours qui conduiſent à l'appartement extérieur. Ce paſſage inſenſible du chaud au froid, empêche qu'on n'en ſoit incommodé. Arrivé ſur l'eſtrade, on trouve un

un lit préparé. A peine y eſt-on couché, qu'un enfant vient preſſer de ſes doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les ſécher parfaitement. On change une ſeconde fois de linge, & l'enfant rape légérement avec la pierre ponce les calus des pieds. Il apporte la pipe & le café Moka.

Les femmes aiment paſſionnément ces bains. Elles y vont au moins une fois par ſemaine, y mènent avec elles des eſclaves accoutumées à les ſervir. Plus ſenſuelles que les hommes, après avoir ſubi les préparations ordinaires, elles ſe lavent le corps & ſur-tout la tête avec l'eau roſe. C'eſt-là qu'une coëffeuſe treſſe leurs longs che-

cheveux noirs, où, au lieu de poudre & de pommade, elles mêlent des eſſences précieuſes. C'eſt-là qu'elles ſe noirciſſent le bord des paupières, & s'allongent les ſourcils avec du cohel. C'eſt-là qu'elles ſe teignent les ongles des mains & des pieds avec le henné qui leur donne une couleur aurore. Le linge & les habits, qui ſervent à les vêtir, ſont paſſés à la vapeur ſuave du bois d'aloës. Lorſque leur toilette eſt finie, elles reſtent dans l'appartement extérieur, & paſſent le jour en feſtins. Des chanteuſes viennent exécuter devant elles des danſes & des airs voluptueux, ou raconter des hiſtoires d'amour. Les jours de bain ſont des fêtes pour les

Egyptiennes. Elles ſe parent magnifiquement, & ſous ce long voile, ſous ce manteau, qui les dérobe aux regards du public, elles portent les étoffes les plus riches.

Comme elles ſe déshabillent en préſence les unes des autres, leur coquetterie s'étend juſque ſur leurs caleçons. L'été, ils ſont faits de mouſſeline brodée ; l'hiver, d'étoffes tiſſues en ſoie & en or. L'uſage des manchettes & des dentelles leur eſt inconnu : mais leurs chemiſes formées de coton & de ſoie ſont légères & tranſparentes comme la gaze. De riches ceintures de laine de Cachemire, la plus belle des laines du monde, ſerrent leurs robes flotantes. Deux croiſ-

ſants de perles fines brillent ſur leurs cheveux noirs qui couvrent leurs tempes. Des diamans parent les mouchoirs des Indes dont leur tête eſt couronnée. Telles ſont les Géorgiennes & les Circaſſiennes que les Turcs achètent pour en faire leurs épouſes. Elles ſont d'une propreté que rien n'égale, & marchent environnées d'un nuage d'odeurs. Si leur luxe ne paroît point aux regards du public, dans l'intérieur de leur maiſon il ſurpaſſe celui des Européennes.

Voici maintenant les détails que je vous ai promis, Madame, ſur la vie intérieure & domeſtique de l'Egyptien. Le matin il ſe lève avec le ſoleil pour jouir de la fraîcheur.

Il ſe purifie, & fait ſa prière ſuivant le précepte. On lui préſente la pipe & le caffé. Il reſte mollement aſſis ſur le ſopha. Des eſclaves, les mains croiſées ſur la poitrine, ſe tiennent en ſilence à l'extrêmité de l'appartement. Les regards attachés ſur leur maître, ils cherchent à prévenir ſes moindres volontés. Ses enfans debout en ſa préſence, à moins qu'il ne leur permette de s'aſſeoir, montrent dans tout leur extérieur la tendreſſe & le reſpect. Il les careſſe gravement, les bénit & les renvoie au Harem. Lui ſeul interroge, & on lui répond avec décence; il eſt encore le chef, le juge, le pontife de la famille, & elle reſpecte ſes droits ſacrés.

Lorſque le déjeûné eſt fini, il ſe livre aux ſoins de ſon commerce ou de ſa place. Quant aux affaires, elles ſont peu nombreuſes chez un peuple où l'on ignore le nom de procureur, où chaque homme eſt ſon propre avocat, & où le Code ſe réduit à quelques préceptes clairs & précis du Coran. S'il ſurvient des viſites, le maître du logis les reçoit ſans beaucoup de complimens, mais d'une manière affectueuſe. Ses égaux vont s'aſſeoir auprès de lui, les jambes croiſées. Ses inférieurs ſe tiennent à genoux, le derrière appuyé ſur leurs talons. Les perſonnes d'un rang diſtingué occupent un ſopha, d'où elles dominent l'aſſemblée. Auſſi-tôt que cha-

cun eſt placé, les eſclaves apportent la pipe, le caffé, & portent au milieu du ſalon, une caſſolette avec des parfums, dont la vapeur remplit l'appartement. Ils préſentent enſuite les confitures & le ſorbet. Vers la fin de la viſite, un eſclave tenant en ſa main un plat d'argent, où brûlent des eſſences précieuſes, l'approche du viſage des aſſiſtans. Chacun à ſon tour s'en parfume la barbe. Ils verſent enſuite de l'eau roſe ſur la tête & les mains. Après cette cérémonie il eſt permis de ſe retirer.

Vers midi on dreſſe la table. Un grand plateau de cuivre étamé reçoit les plats. La variété n'y brille point, mais les mets ſont

abondans. Au milieu s'élève un tas de riz cuit avec de la volaille, aſſaiſonné de ſafran & de beaucoup d'épices. On place à l'entour des viandes hachées, des pigeons, des concombres farcis, des melons délicieux & des fruits. Le rôti eſt formé de viandes coupées en petits morceaux recouverts des graiſſes de l'animal, aſſaiſonnés de ſel & cuits ſur le charbon. Les convives s'aſſeyent ſur un tapis autour de la table; un eſclave donne à laver. C'eſt une cérémonie indiſpenſable dans un pays où chacun porte la main au plat, & où l'uſage des fourchettes eſt inconnu; on la réitère à la fin du repas: ces coutumes ſont très-anciennes dans l'orient.

Après dîné, les Egyptiens ſe retirent dans le harem, où ils ſommeillent pendant quelques heures au milieu de leurs femmes & de leurs enfans. Les pauvres qui n'ont ni ſopha, ni harem, ſe couchent ſur la natte où ils ont dîné. Le ſoir, on va ſe promener en bateau, pour reſpirer la fraîcheur ſur les rives du Nil, à l'ombre des orangers & des ſicomores. On ſoupe une heure après le couché du ſoleil; on mange peu, la ſobriété eſt une vertu du climat. Vous ne connoîtriez pas ce que la vie domeſtique des Egyptiens offre de plus touchant & de plus reſpectable, ſi je ne vous parlois de l'autorité paternelle. Elle eſt ici en poſſeſſion de tous

ſes droits. Chaque famille eſt un petit état dont le père eſt le roi. Tous les différens qui s'élèvent ſont portés à ſon tribunal. Il prononce, & ſa voix établit l'ordre. Le vieillard le plus âgé tient le ſceptre ; les lumières d'une longue expérience ſervent à le diriger : du reſte, il ſuit l'ancienne loi des uſages.

Les enfans élevés dans l'appartement des femmes ne deſcendent point dans le ſalon, ſur-tout lorſqu'il s'y trouve des étrangers. Quand les jeunes gens y paroiſſent, ils gardent le ſilence. Les hommes peuvent ſe mêler à la converſation ; mais dès que le cheik ou vieillard parle, ils ſe taiſent. On ſe lève

lorſqu'il entre dans une aſſemblée; on lui cède le pas dans les places publiques, & par-tout on lui marque de la conſidération & du reſpect.

Comme c'eſt un crime ici d'étaler des richeſſes aux regards du public, on évite avec ſoin d'éveiller la cupidité des tyrans qui gouvernent. C'eſt donc dans l'intérieur de la famille qu'on eſt tout ce qu'on peut être. C'eſt-là que les loix ſaintes de la nature ſont obſervées dans leur pureté primitive. Un même toît renferme ſouvent une nombreuſe poſtérité. Chaque jour les enfans & les petits enfans viennent payer à leur ayeul un tribut de vénération & de tendreſſe. Le

plaiſir d'être aimé & reſpecté davantage, à meſure qu'il avance en âge, lui fait oublier qu'il vieillit. Le contentement de ſon cœur brille dans ſes yeux. La ſérénité adoucit les rides de ſon front. Il eſt gracieux & enjoué ; & tandis que la jeuneſſe ne porte que des habits modeſtes, il ſe pare des couleurs les plus éclatantes. Heureux dans le ſein de ſa famille, juſques ſur le bord du monument, il n'apperçoit pas la mort qui vient le frapper, & s'endort au milieu des embraſſemens de ſes enfans. Ils le pleurent longtems, & vont chaque ſemaine répandre des fleurs ſur ſa tombe & y réciter des hymnes funèbres. Les Egyptiens ont perdu l'uſage d'embaumer

d'embaumer les corps, mais ils ont conſervé les ſentimens qui lui donnèrent naiſſance.

Parmi les peuples policés, où l'on vit moins en famille, la vieilleſſe n'eſt pas auſſi reſpectée. Souvent même elle eſt un opprobre. Souvent il faut que le barbon en cheveux blancs ſe taiſe devant le jeune homme orgueilleux, & joue comme un enfant pour être ſupporté dans un cercle. A meſure que le poids des années ſe fait ſentir, & que les plaiſirs de ſon exiſtence diminuent, il voit qu'il devient un fardeau pour ceux-mêmes qui lui doivent le jour.

Quand il a plus beſoin de conſolations, on lui refuſe des égards,

& les cœurs ſe ferment devant lui. Son ame refroidie par l'âge ſe flétrit ſans que l'amour filial la réchauffe de ſa douce flamme. C'eſt au milieu de ces nations que le vieillard qui fut un père ſenſible, meurt longtems avant de deſcendre au tombeau.

Tirons le voile ſur un tableau qui heureuſement n'eſt pas général. Les ſcènes touchantes dont je ſuis témoin chaque jour dans ce pays, m'ont forcé de vous offrir ce parallèle. Ici le reſpectable patriarche, dont la barbe deſcend ſur la poitrine, ſourit ſous les glaces de la vieilleſſe, à ſes petits enfans qui viennent le careſſer. Son cœur s'épanouit à la vue de quatre géné-

rations qui s'empreſſent de lui payer le tribut de la piété filiale. Il goûte le charme de la vie juſqu'à ſon dernier moment. Oui, Madame, ce peuple, dans ſon ignorance, a conſervé la ſimplicité des mœurs anciennes. Il ignore nos arts & nos ſciences; mais les ſentimens délicieux de la nature, ſentimens que les livres n'apprennent point, il les connoît, les révère & en jouit.

Je pourrois appuyer ce que j'avance de mille exemples. Je ne choiſirai qu'un ſeul trait connu. Lorſque M. Maillet étoit Conſul au grand Caire, les Jéſuites perſuadèrent à la Cour de France de faire venir à Paris des enfans des Cophtes, pour les élever au col-

lège de Louis-le-Grand. On devoit les inſtruire dans la foi ortodoxe, & les renvoyer convertir leur nation ſchiſmatique. A force d'argent & de promeſſes, on obtint le conſentement de quelques pères extrêmement pauvres ; mais lorſqu'il fallut ſe ſéparer de leurs fils, la tendreſſe paternelle ſe réveilla dans toute ſa force, & ils aimèrent mieux retomber dans la misère, que d'acheter un état d'aiſance, par un ſacrifice qui coûtoit trop à leur cœur.

Enfin, Madame, voici mes obſervations ſur les improviſatrices Egyptiennes. On les appelle *Almés*, ſavantes. Une éducation plus ſoignée que celle des autres femmes

leur a mérité ce nom. Elles forment une ſociété célèbre dans le pays. Pour y être reçu, il faut avoir une belle voix, bien poſſéder ſa langue, connoître les règles de la langue, & pouvoir ſur le champ compoſer & chanter des couplets adaptés aux circonſtances. Les *Almés* ſavent par cœur toutes les chanſons nouvelles. Leur mémoire eſt meublée des plus beaux & des plus jolis contes. Il n'eſt point de fêtes ſans elles; point de feſtins dont elles ne faſſent l'ornement. On les place dans une tribune d'où elles chantent pendant le repas. Elles deſcendent enſuite dans le ſallon, & y forment des danſes qui ne reſſemblent point aux nôtres. Ce ſont

des ballets pantomimes, par leſquels elles repréſentent des actions de la vie commune. La ſoupleſſe de leur corps eſt inconcevable. On eſt étonné de la mobilité de leurs traits auxquels elles donnent à volonté l'impreſſion convenable aux rôles qu'elles jouent. Leurs regards & leurs geſtes ſont très-expreſſifs. Au commencement de la danſe elles quittent leurs habits & prennent une longue robe très-légère qui deſcend juſques ſur leurs talons. Une riche ceinture la ſerre mollement. De longs cheveux noirs, treſſés & parfumés, flotent ſur leurs épaules. Le ſon de la flute & des caſtagnettes, du tambour de baſque & des cimbales, règle leurs pas,

& preſſe ou ralentit la meſure.

Les *Almés* ſont appelées dans tous les *Harem*. Elles apprennent aux femmes les airs nouveaux ; elles racontent des hiſtoires, & déclament en leur préſence des poëmes, d'autant plus intéreſſans, qu'ils offrent le tableau vivant de leurs mœurs. Elles les initient enfin aux myſtères de leur art. Ces filles, dont l'eſprit eſt cultivé, ont une converſation agréable. Elles parlent leur langue avec pureté. L'habitude de ſe livrer à la poéſie leur rend familières les expreſſions les plus douces, les plus ſonores. Elles récitent avec beaucoup de grace. Dans le chant la nature ſeule eſt leur guide.

Je les ai entendu chanter des airs gais, dont la meſure étoit vive & légère comme celle de quelques-unes de nos ariettes. Mais c'eſt dans le pathétique que ſe déploie leur talent. C'eſt lorſqu'elles déclament un moral ſur le mouvement de la romance, que la continuité des ſons tendres, touchans & plaintifs inſpire une douce mélancolie qui augmente inſenſiblement, & ſe change en larmes d'attendriſſement. Les Turcs eux-mêmes, les Turcs ennemis de tous les arts, paſſent des nuits à les entendre.

Les Almés aſſiſtent aux cérémonies de mariage, & marchent devant la mariée en jouant des inſtrumens. Elles figurent auſſi dans

les enterremens, & accompagnent le convoi en chantant des airs funèbres. Elles pouſſent des gémiſſemens, ſe répandent en lamentations, & offrent tous les ſignes de la douleur & du déſeſpoir. Ces femmes ſe font payer fort cher, & ne vont guère que chez les grands ſeigneurs & les gens riches.

Je fus invité dernièrement à un ſouper ſplendide, qu'un riche négociant Vénitien donnoit au Receveur-Général des Finances de l'Egypte. Pendant le feſtin, les Almés chantèrent pluſieurs airs. Elles célébrèrent enſuite les louanges des principaux convives. Après le banquet, il y eut un jeu, & je m'apperçus qu'on envoyoit de tems

en tems des poignées de ſequins aux chanteuſes. Cette fête leur valut au moins cinquante louis.

Le peuple a auſſi ſes Almés. Ce ſont des filles du ſecond ordre qui tâchent d'imiter les premières. Elles n'en ont ni l'élégance, ni les graces, ni les connoiſſances. On en trouve par-tout. Les places publiques & les promenades qui environnent le grand Caire, en ſont remplies. Comme la populace a beſoin d'images encore plus fortes, la décence ne me permet pas de dire juſqu'où elles portent l'indécence de leurs geſtes & de leurs poſtures. Il eſt impoſſible de s'en former une idée ſans en avoir été témoin. Les bailladières de l'Inde ſont des modèles

de pudeur en comparaiſon de ces danſeuſes Egyptiennes.

LETTRE X.

Du Caire.

QUELLE différence, Madame, des femmes de l'Egypte à celles de l'Europe. Celles-ci, ſouveraines dans le monde, décident des événemens les plus importans, & ſouvent le ſort des nations eſt dans leurs mains. Celles-là, condamnées à la ſervitude, n'ont aucune influence dans les affaires publiques. Leur empire ſe borne aux murs du harem. L'éducation des enfans eſt leur premier devoir. Leur vœu le plus ardent eſt d'en avoir un grand nombre,

parce que la conſidération publique & la tendreſſe de leurs époux ſont attachées à la fécondité. Le pauvre même demande au ciel une nombreuſe poſtérité. Chaque mère donne ſa mamelle à l'enfant qu'elle a mis au jour : Mahomet a fait un précepte de cet uſage auſſi ancien que le monde. Lorſque des circonſtances forcent d'appeler une nourrice, on ne la regarde point comme une étrangère ; elle devient membre de la famille ; & paſſe le reſte de ſes jours au milieu des enfans qu'elle a nourris, honorée & chérie comme une ſeconde mère.

Le harem eſt le berceau & l'*école* de l'enfance. Elle n'y eſt point empaquetée d'un triſte maillot,

ſource de mille maladies. Etendu nud ſur une natte, le nouveau-né reſpire ſans gêne. Baigné tous les jours, il croît avec vîteſſe. A ſept ou huit ans, on ne le bannit pas de la maiſon paternelle pour l'envoyer dans un collège perdre ſa ſanté & ſon innocence. A la vérité il acquiert peu de connoiſſances, ſon éducation ſe borne à ſavoir lire & écrire; mais il eſt d'une ſanté robuſte; mais la crainte de la divinité, le reſpect pour la vieilleſſe, la piété filiale, l'amour de l'hoſpitalité, s'impriment & reſtent gravés dans ſon cœur.

Les filles ſont élevées de même; on les laiſſe nues, ou ſimplement couvertes d'une chemiſe, juſqu'à

l'âge de ſix ans. Les habits qu'elles portent le reſte de leur vie ne ſerrent aucun de leurs membres, & permettent à tous de prendre leur véritable développement : auſſi point d'enfans cacochimes, point de perſonnes contrefaites.

Tous les ſoins du ménage ſont encore du reſſort des femmes. Elles ne croyent point s'avilir en apprêtant de leurs propres mains leur nourriture & celle de leurs époux. A table même, elles ne font point ſociété avec les hommes. Lorſqu'un grand veut dîner avec l'une de ſes femmes, il la fait avertir. Elle diſpoſe ſon appartement, le parfume d'eſſences précieuſes, prépare les mets les plus délicats, & reçoit ſon

ſeigneur avec reſpect. Les femmes du peuple reſtent ordinairement debout ou aſſiſes dans un coin de la chambre, tandis que le mari dîne. Souvent elles lui préſentent à laver & le ſervent à table.

Les ſoins domeſtiques laiſſent bien des momens de loiſir. Une Egyptienne les emploie au milieu de ſes eſclaves à broder une ceinture, à faire un voile, à tracer un deſſin ſur une étoffe, & même à tourner le fuſeau. Cependant la nourrice raconte avec un intérêt qu'on partage les hiſtoires du tems paſſé. On chante, les eſclaves accompagnent la voix avec le tambour de baſque ou les caſtagnettes. Les Almés viennent quelquefois

égayer la ſcène que termine un goûter où les parfums & les fruits exquis ſont prodigués.

Les Egyptiennes ne ſont pas pourtant tout-à-fait priſonnières. Une ou deux fois par ſemaine, on leur permet d'aller au bain, & de viſiter leurs parens & leurs amis. Un autre devoir qu'on ne leur défend point de remplir, eſt de pleurer ſur les morts. En Europe où les liens du ſang ſont relâchés, on ſe débarraſſe autant qu'on peut de ces devoirs religieux que la piété des anciens rendoit aux morts; mais l'on ne meurt ſans être regretté, que parce qu'on n'a pas connu le bonheur d'être aimé pendant la vie.

Dans leurs viſites, les Egyp-

tiennes ſe traitent d'une manière affectueuſe. Lorſqu'une femme entre dans le Harem, la maîtreſſe de la maiſon ſe lève, la prend par la main, qu'elle porte ſur ſon cœur, l'embraſſe & la fait aſſeoir à côté d'elle. Une eſclave s'empreſſe de lui ôter ſon manteau noir, on la prie de ſe mettre à ſon aiſe. Elle quitte ſon voile & ſon cami, habit de cérémonie qui couvre tous les autres vêtemens, & qui, au collet près, reſſemble à la nouvelle chemiſe dont les Françoiſes ont adopté l'uſage. Reſte alors une robe flotante qui ſe moule parfaitement à la taille, & qu'une ceinture ſerre par le milieu. Viennent enfin les complimens, où ſe montre l'eſprit

oriental. « Ma mère, ou ma ſœur, » pourquoi nous avez-vous ſi long-» tems délaiſſées ? Nous ſoupirions » après votre préſence ; elle embellit » notre maiſon, elle fait le bonheur » de nos jours », &c.

Des eſclaves préſentent le caffé, le ſorbet & les confitures. On cauſe, on rit, on folâtre. Un large plateau eſt poſé ſur le ſopha, on le couvre d'oranges, de bananes, de grenades & de melons excellens. La fille de la maiſon tenant une éguière remplie d'eau mêlée d'eau roſe, avec un plat d'argent, donne à laver. Le bois d'aloës brûle dans une caſſolette, & parfume l'appartement. Après le goûter, les eſclaves danſent au ſon des cimbales ; ſou-

vent les dames ſe mêlent à leurs jeux. Avant de ſe quitter, on ſe répète pluſieurs fois : « Dieu vous » maintienne en ſanté ; le ciel vous » accorde une nombreuſe poſtérité ; » le ciel conſerve vos enfans, la joie » & la gloire de votre famille ». Ces formules de ſouhaits ſont anciennes dans l'orient. Vous pouvez les lire, Madame, dans nos livres ſaints.

Pendant tout le tems que l'étrangère eſt dans le Harem, il eſt défendu au mari d'en approcher ; c'eſt l'aſyle de l'hoſpitalité qu'il n'eſt pas permis de violer, & que les Egyptiennes défendent avec ſoin. Un intérêt puiſſant le leur rend cher : un amant déguiſé en femme eſt

quelquefois introduit dans le lieu défendu, & il importe qu'il ne ſoit pas découvert : la mort ſeroit le prix de cet attentat.

Les femmes Turques vont auſſi, ſous la garde des Eunuques, ſe promener ſur le Nil, en des bateaux peints & ſculptés, qui renferment de jolis appartemens, richement décorés; on les reconnoît aux jalouſies qui ſont abaiſſées ſur les fenêtres, & à la muſique qui les accompagne. Lorſqu'elles ne peuvent ſortir, elles tâchent d'égayer leur priſon. Vers le coucher du ſoleil elles montent ſur la terraſſe, & prennent le frais au milieu des fleurs qu'on y entretient avec ſoin. Souvent elles s'y baignent, & jouiſ-

ſent à la fois de la fraîcheur de l'eau, d'un air pur & du parfum des plantes odoriférantes. Les Turcs, pour empêcher qu'on ne voye leurs femmes du haut des minarets, obligent les crieurs publics de jurer qu'ils fermeront les yeux aux heures où ils annoncent la prière. Une précaution qui leur réuſſit mieux, eſt de choiſir des aveugles pour remplir ces pieuſes fonctions.

Telle eſt, Madame, la vie ordinaire des Egyptiennes. Elever leurs enfans, s'occuper uniquement du ménage, vivre retirées dans l'intérieur de leur famille, voilà leur devoir; ſe viſiter, ſe donner des feſtins, où la joie éclate en liberté, ſe promener en bateau ou ſous

l'ombrage des orangers, voilà leurs amuſemens.

LETTRE XI.

De Giſé.

POUR arriver du Caire à Giſé, Madame, il faut traverſer une plaine entrecoupée de lacs, de bouquets d'arbres & de jardins. Le Nil eſt à droite, & le canal du prince des fidèles à gauche. On voit çà & là des maiſons de plaiſance qui appartiennent à des ſeigneurs. Un peu plus loin s'élève un grand édifice habité par des derviches. A l'extrémité de la plaine s'offrent l'ouverture du prince des fidèles & le château d'eau. On

traverſe une partie du vieux Caire, & après s'être embarqué à la pointe du Mekias, on aborde à Giſé, où les négocians François louent une jolie maiſon de campagne. C'eſt de cette maiſon que j'écris.

Giſé eſt une petite ville gouvernée par un Kiachef. Elle doit ſon origine au choix que les gouverneurs des Califes firent de *Masr-Foſtat*. Quelques voyageurs la placent ſur le terrein qu'occupoit Memphis. Mais outre qu'on n'y trouve aucunes ruines, aucun monument antique, les Grecs, les Romains & ſur-tout les Arabes ont marqué d'une manière ſi poſitive la ſituation de l'ancienne capitale d'Egypte, que lorſqu'on les lit avec réflexion,

il eſt impoſſible de s'y méprendre.

Giſé eſt environné d'immenſes plaines, où les légumes, le blé, le lin croiſſent en abondance. On y cultive le chartenne que les Provençaux nomment improprement *ſafranon*. Ils en achètent la fleur, dont ils envoient des chargemens à Marſeille. Elle ſert dans la teinture des draps de Languedoc. Les Egyptiens qui manquent de bois ſe ſervent de la tige de cette plante pour faire du feu. La capſule renferme une graine qui donne une huile douce, mais d'un goût fade. Le peuple s'en nourrit, tandis que les riches ne l'emploient guère que dans les illuminations qui ſont fréquentes en Egypte.

On

On trouve ici une manufacture de ſel armoniac. Divers établiſſemens répandus dans ce pays en fabriquent environ deux mille quintaux par an. C'eſt un article conſidérable du commerce des Egyptiens avec les Européens. Les étameurs, les orfevres, les ſoudeurs & les chimiſtes l'employent dans leurs préparations.

Les négocians François établis au grand Caire ont, ainſi que je vous l'ai dit, une maiſon de campagne à Giſé, avec un petit jardin planté d'orangers, de citroniers & de dattiers. Elle eſt ſituée ſur le bord du Nil; des fenêtres, on découvre la belle île de Raouda, & ſes boſquets parfumés, le Mekias

contre lequel les eaux du fleuve ſe briſent avec violence, le vieux Caire, environné de jardins, & une foule de bateaux qui traverſent ſans ceſſe d'une rive à l'autre. On paſſe des heures délicieuſes à contempler ces rians objets, parce que tandis qu'on en eſt occupé, la fraîcheur qu'entretient le courant d'air qui ſuit le cours du Nil, ranime les ſens, & donne à l'ame cette énergie, dont elle a beſoin pour ſentir le beau, & jouir de tout ce qui l'environne. Auſſi c'eſt à Giſé que les François, ſuffoqués par la chaleur du grand Caire & par la réverbération des ſables embrâſés du Mokatan, viennent ſe délaſſer de leurs occupations. C'eſt à Giſé qu'ils

viennent recouvrer la ſanté, & reſpirer la vie avec un air pur & frais.

LETTRE XII.

De Giſé.

J'ARRIVE, Madame, de mon voyage aux pyramides. Je puis donc vous parler ſciemment de l'ouvrage le plus anciennement ſorti de la main des hommes; j'ai vérifié les faits, comparé les détails, & fixé mon opinion irrévocablement.

Il n'y a de Giſé à la grande pyramide qu'environ trois lieues. Mais on eſt expoſé ſur la route au pillage des Arabes. Pour s'en garantir, il

faut faire un préſent au Kiachef ou gouverneur, qui nous promit deux Cheiks ou hommes de loix, qui ont de l'autorité parmi les Arabes. Ce don étoit autrefois volontaire, & une ſimple marque de reconnoiſſance; aujourd'hui c'eſt un tribut que le gouverneur fait payer à la curioſité des Européens. Il doit ſon origine aux Anglois, qui, en revenant du Bengale, ne manquent point de viſiter les pyramides. La folle vanité, répandant l'or à pleines mains, rend les voyages plus diſpendieux & plus difficiles pour eux qui n'ont point gouverné les riches provinces du Bengale.

Le préſent étant accepté & l'eſ-

corte arrivée, nous ſommes partis environ une heure après minuit. A peine avons-nous eu fait un quart de lieue, que le ſommet des deux grandes pyramides s'eſt offert à nous. La lune en ſon plein les éclairoit; elles paroiſſoient comme deux pointes de rochers couronnées de nuages. L'aſpect de ces monumens qui ont ſurvécu à la deſtruction des nations, à la chûte des empires, aux ravages des tems, inſpire une ſorte de vénération. Le calme des airs, le ſilence de la nuit, ajoutoit encore à la majeſté de la ſcène. L'ame en jettant un coup d'œil ſur les ſiècles qui ſe ſont écoulés devant ces maſſes inébranlables, friſſonne d'un reſpect involontaire.

Honneur aux reſtes des ſept merveilles du monde !

C'eſt dans les riches campagnes qui les environnent, que la fable plaça les Champs-Eliſées. Les canaux qui les traverſent, ſont le Styx, le Lethé. Pénétré des idées de la mythologie, j'ai cru voir les ombres des héros & des hommes vertueux voltiger à mes côtés. J'ai cru entendre le dernier adieu d'Euridice. Combien ces lieux célébrés par Orphée & par Homère ont prêté d'images touchantes à la poéſie !

Cependant nous avancions, & les pyramides, dont les aſpects varioient ſuivant les circuits que nous faiſions dans la plaine & la

position des nuages, se découvroient de plus en plus à nos regards. A trois heures & demie du matin, nous arrivâmes au pié de la plus grande. Nous déposâmes nos habits à la porte du canal qui conduit dans l'intérieur. Nous y descendîmes tenant chacun un flambeau à la main. Vers le fond il fallut ramper comme des serpens pour pénétrer dans le canal intérieur qui correspond au premier. Nous le montâmes à genoux en nous appuyant des mains contre les côtes. Sans cette précaution, on courroit risque de glisser sur le plan incliné, où de légères entailles ne suffisent pas pour arrêter le pié, & l'on se précipiteroit en bas. Vers le milieu nous

tirâmes un coup de piſtolet, dont le bruit épouvantable, répété dans les cavités de cet immenſe édifice, ſe perpétua pendant long-tems. Il éveilla des milliers de chauve-ſouris, qui, s'élançant de haut en bas, nous frappoient aux mains & au viſage. Elles éteignirent pluſieurs de nos bougies. Elles ſont beaucoup plus groſſes que celles d'Europe. Parvenus au haut, nous entrâmes dans une grande ſalle dont la porte eſt fort baſſe. C'eſt un quarré long, entièrement compoſé de granit. Sept pierres énormes traverſent d'un mur à l'autre, & forment le plafond. Un ſarcophage fait d'un bloc de marbre, repoſe à l'une des extrémités. La main des hommes

a violé ce monument. Il eſt vide, & le couvercle en a été arraché. Des morceaux de vaſes de terre ſont à l'entour. Sous cette belle ſalle eſt une chambre moins grande, où l'on trouve l'entrée d'un conduit rempli de décombres. Après avoir examiné ces caveaux, où la lumière du jour ne pénétra jamais, & où la nuit éternelle épaiſſit ſes ombres, nous deſcendîmes par le même chemin, évitant de tomber dans un puits que l'on rencontre à gauche, & qui ſe prolonge juſque dans les fondemens de la pyramide. L'air de l'intérieur de cet édifice n'étant jamais renouvellé eſt ſi chaud, ſi méphitique, que l'on ſe ſent ſuffoquer. Lorſque nous en

ſortîmes, nous étions baignés de ſueur & pâles comme la mort. On nous eût pris pour des ſpectres qui apparoiſſoient au milieu des ténèbres. Après avoir reſpiré avidement l'air extérieur, & nous être rafraîchis, nous nous hâtâmes d'eſcalader cette montagne faite de main d'homme. Elle eſt compoſée de plus de deux cens aſſiſes de pierre. Elles débordent l'une ſur l'autre, à proportion de leur élévation, qui eſt depuis deux piés juſqu'à quatre. Il faut franchir ſucceſſivement ces énormes gradins pour arriver au ſommet. Nous l'entreprimes en prenant l'angle du nord-eſt, le moins endommagé. Ce ne fut qu'après une demi-heure de

peines & d'efforts que nous y parvînmes.

L'aurore ſe levoit. L'orient ſe coloroit par degrés. Nous jouiſſions d'un air pur & d'une fraîcheur délicieuſe. Bientôt le ſoleil dora la pointe du Mokatam. Son diſque lumineux parut au bord de la montagne. Nous reçûmes ſes premiers rayons, & nous vîmes briller dans l'ombre les pointes des pyramides de Saccara, qui étoient à trois lieues de nous, dans la plaine des Momies. La lumière deſcendoit rapidement. Le haut des minarets, le ſommet des dattiers, plantés autour des villages, bâtis ſur des hauteurs, parurent éclairés. Chaque moment nous découvroit de nouvelles

beautés. A meſure que l'aſtre montoit dans les cieux, il inondoit de ſes feux les montagnes & la vallée d'Egypte. Les troupeaux deſcendoient des hameaux ; des barques à la voile remontoient le Nil. Nous ſuivions des yeux les vaſtes contours qu'il forme dans la plaine. Nous avions au nord des collines ſtériles & des ſables arides ; au ſud, le fleuve & un océan de moiſſons ; nous appercevions à l'eſt la petite ville de Giſé, les tours de Masr-Foſtat, les minarets du grand Caire, & le château de Salah-Eddin qui fermoit le tableau. Aſſis ſur le plus élevé, le plus ancien monument des hommes, comme ſur un trône, nous voyons, en parcourant l'horiſon,

l'horiſon, un déſert affreux, les riches campagnes où l'on place les Champs-Eliſées, des hameaux, des villes, un fleuve majeſtueux, & des édifices qui ſemblent être l'ouvrage des géans. Il n'eſt point dans l'univers de ſpectacle plus varié, plus magnifique, & plus impoſant. Il élève l'ame & la force à la contemplation.

Après que nous eûmes gravé nos noms ſur le ſommet de la pyramide, nous deſcendîmes avec précaution, car nous avions l'abyme devant nous. Un morceau de pierre qui ſe ſeroit détaché ſous nos piés ou nos mains, eût pu nous y précipiter.

Artivés au bas de la pyramide,

nous en fîmes le tour en la contemplant avec une ſorte d'effroi. Lorſqu'on la conſidère de près, elle ſemble faite de quartiers de rochers; mais à cent pas la grandeur des pierres ſe perd dans l'immenſité de l'édifice, & elles paroiſſent très-petites.

Ses dimenſions ſont encore un problême. Depuis Hérodote juſqu'à nos jours, un grand nombre de voyageurs & de ſavans les ont meſurées, & la différence de leurs calculs, loin d'éclaircir les doutes, n'a fait qu'augmenter l'incertitude. Mais tous ſe réuniſſent pour dire que la hauteur perpendiculaire de la grande pyramide eſt au moins de deux cens ſept aſſiſes. Or ces

assises ont depuis deux piés jusqu'à quatre d'élévation. Les plus élevées sont à la base ; elles décroissent insensiblement jusqu'au sommet. J'en ai mesuré plusieurs qui avoient plus de trois piés de hauteur, & je n'en ai pas trouvé au-dessous de deux. Le moins donc que l'on puisse donner à chacun d'elles, est deux piés & demi.

Des quatre angles, celui du nord-est se trouve le moins endommagé. C'est par celui-là que je suis monté, & je n'ai compté que deux cens huit gradins. Mais si l'on fait attention que la pyramide a été ouverte de ce même côté, que les pierres en ont été précipitées en bas, que les sables qui les ont recouvertes

y ont formé un monticule considérable ; on peut croire que la véritable hauteur de la pyramide prise à sa base naturelle, est au moins de six cens pieds d'élévation.

Cette grande masse étoit en outre revêtue de marbre. Je m'en suis convaincu par les débris du mortier que j'ai trouvé encore en plusieurs endroits des gradins mêlé de marbre blanc.

Enfin elle étoit fermée, & ce n'étoit qu'en enlevant une pierre placée vers le milieu d'un des côtés, qu'on trouvoit un canal qui conduisoit au tombeau du roi, & de toutes les personnes mortes ou vivantes qui furent ensevelies avec lui.

Il ne faut pas s'imaginer, au reſte, que tous ceux qui travaillèrent à la conſtruction de ce grand ouvrage euſſent connoiſſance des ſecrets de l'intérieur, ni même que pour en être inſtruit, il ait ſuffi d'entrer dans ce dédale après qu'il fut achevé. Ce myſtère fut réſervé aux ſeuls architectes, ou du moins à un petit nombre de perſonnes choiſies pour travailler ſous leur direction à former tous les nombreux canaux qui s'y croiſent & où l'on s'égare. Quelques auteurs Arabes prétendent que ce fut la ſoif de l'or qui porta vers le commencement du huitième ſiècle, le Calife Mahmoud à violer cet antique monument. Il croyoit y trouver

des tréſors ; mais ſes eſpérances furent trompées. Quelques idoles d'or qui accompagnoient la momie du roi, furent le ſeul prix de pluſieurs années de travaux & de dépenſes exceſſives. D'autres écrivains orientaux attribuent cette entrepriſe au fameux Calife Aaroun-el-Raſchid, qui vivoit du tems de Charlemagne, auquel il envoya une horloge d'eau, la première que l'on ait vue en France. Ce prince, qui fit fleurir les ſciences, & traduire en arabe les meilleurs ouvrages des Grecs & des Romains, voulut connoître l'intérieur de cet étonnant édifice & le fit ouvrir. Quoi qu'il en ſoit de ces différentes opinions, on ne peut douter que

l'ouverture de la pyramide n'ait été faite ſous la domination des Arabes.

C'eſt auſſi un fait inconteſtable qu'elle a ſervi de mauſolée à un Pharaon d'Egypte. Les tombeaux répandus dans la plaine à l'extrêmité de laquelle elle eſt bâtie, le ſarcophage de la grande ſalle, la niche de la ſalle inférieure, le témoignage d'Hérodote & de Strabon, celui des hiſtoriens Arabes, tout prouve la vérité de ce ſentiment.

Hérodote nous apprend qu'on avoit écrit en caractères Egyptiens ſur le marbre de la grande pyramide, la dépenſe qu'il en avoit coûté, ſeulement en légumes pour

nourrir les ouvriers employés à ſa conſtruction. En ôtant le revêtement, on a détruit ces hiéroglifes; mais quand ils ſubſiſteroient encore comme ils ſubſiſtent en mille endroits de l'Egypte, ces caractères ne peignent plus la penſée à notre eſprit; ce ſont aujourd'hui des traits muets, inſenſibles comme la pierre qui les a reçus. Faut-il qu'une langue, dont l'intelligence nous apprendroit l'hiſtoire de l'ancienne Egypte, & jetteroit un rayon de lumière à travers les ténèbres qui couvrent les premiers âges, ſoit enſevelie avec les prêtres qui l'inventèrent!

Lorſque nous eûmes obſervé tout ce qui pouvoit nous intéreſſer, nous

allâmes voir la ſeconde pyramide. Elle paroît preſqu'auſſi élevée que la première. Diodore de Sicile en attribue la conſtruction à Céphren, frère & ſucceſſeur de Chemmis, qui avoit fait bâtir celle dont je vous ai entretenue. Le revêtement de cette pyramide eſt détruit en beaucoup d'endroits. Mais des trous faits avec effort annoncent que ce ſont les hommes plutôt que le tems qui ont opéré ce dégât. Tout le haut, juſqu'à ſoixante piés du ſommet, ſubſiſte en ſon entier, ſans doute parce que c'étoit la partie la plus difficile à enlever.

A l'orient de ces deux pyramides, on en voit une troiſième qui ſemble très-petite lorſqu'on la compare

aux deux autres. Cependant elle a environ trois cens piés en carré. Micérinus la fit conſtruire. Déſirant égaler la gloire de ſon père Chemmis, il voulut qu'on la revêtît de pierre Thébaïque, de ce beau marbre tacheté de noir, auquel un grain fin & d'une grande dureté permettent de recevoir un parfait poli. Ce prince mourut lorſque l'ouvrage n'étoit qu'à la moitié. La beauté de ce marbre a porté les Arabes à l'arracher. On en voit encore quelques pierres en place, & des débris à l'entour de la baſe. Le nom de Micérinus étoit écrit ſur la face qui regarde le ſeptentrion. Il a ſubi le ſort des hiérogliphes de la grande pyramide qui ont

été enlevés avec le revêtement.

Les hiſtoriens racontent bien des fables au ſujet de cette pyramide. Suivant les uns, une fameuſe courtiſanne la fit conſtruire du produit des galanteries de ſes amans ; d'autres diſent qu'un aigle ayant enlevé la chauſſure mignonne de la belle Rhodope, arrivée à Neucrate, la laiſſa tomber à Memphis ; que le Pharaon, charmé d'une ſi jolie forme, voulut voir celle qui en portoit le moule ; que devenu amoureux de la charmante Grecque, il l'épouſa, & qu'elle fit élever cette pyramide. Les Arabes, amateurs du merveilleux, ont recueilli avidement ces contes puériles, & ont donné à cette pyramide le nom

de *Hercem Elbant*, l'*édifice antique de la fille*. Autour de ce monument on voit les ruines de trois autres pyramides. Elles furent bâties, dit-on, pour ſervir de mauſolées aux épouſes des rois qui avoient élevé les grandes.

En face de la ſeconde, du côté de l'orient, on trouve cet énorme ſphinx, dont tout le corps, comme je l'ai rapporté, eſt enterré dans le ſable. On ne voit que le ſommet du dos qui a plus de cent pieds de long. Il eſt d'une ſeule pierre, qui fait partie du rocher où les pyramides ſont aſſiſes. La tête s'élève d'environ vingt-ſept piés au-deſſus du ſable. Les Arabes auxquels Mahomet a inſpiré de l'horreur pour

toutes les repréſentations d'hommes ou d'animaux, en ont défiguré le viſage à coups de flèches & de lances. Le corps d'Amaſis fut dépoſé, à ce qu'on prétend, dans l'intérieur de ce monſtre. Pluſieurs auteurs croient que le puits de la grande pyramide y conduiſoit, & que les prêtres s'y rendoient dans un certain tems pour faire entendre leurs oracles ; mais ce ſont de pures conjectures.

On dit que les ſphinx, compoſés du corps d'une vierge, enté ſur celui d'un lion, ſont des images de la divinité, que l'on repréſentoit hermaphrodite : c'eſt ſous le ſigne du lion & de la vierge que le Nil croît, ſe déborde & féconde l'E-

gypte. Le ſphinx étoit un hiéroglyphe, qui apprenoit au peuple le tems où devoit arriver l'événement le plus important de toute l'année. Auſſi l'avoit-on multiplié à l'infini. On le voit devant tous les monumens remarquables; il étoit l'équivalent de cette phraſe : *peuples, ſous tel ſigne, dans tel tems, le fleuve ſe débordera ſur vos campagnes, & y portera la fécondité.*

Tandis que nous admirions les merveilles de l'ancienne Egypte, nous vîmes arriver au galop dix Arabes la lance à la main. Ils s'approchèrent à la portée du piſtolet, dans l'intention de nous attaquer ou d'exiger un tribut. Nous étions armés de fuſils & de piſtolets, &

fort en état de les repouſſer ; mais au premier feu, toute une tribu ſeroit venu fondre ſur nous. Nous chargeâmes nos deux Cheiks de leur parler. Ils leur repréſentèrent que nous étions leurs hôtes, & qu'ils nous avoient pris ſous leur ſauve-garde. Ce ſeul mot les déſarma, car ils reſpectent infiniment les droits de l'hoſpitalité. Ils deſcendirent de cheval, & nous offrirent de nous accompagner par-tout où nous deſirions aller. Cependant, comme ils n'aiment point à prendre de la peine en vain, ils nous demandèrent poliment quelques piéces de monnoie, que nous leur donnâmes de même. Après que ce léger préſent eut cimenté la paix

entre nous, je les entendis ſe dire à demi-voix : allons viſiter le ſaint, & ils allèrent. Je les ſuivis, ils paſsèrent le long de la ſeconde pyramide, & s'arrêtèrent à la porte d'une grotte taillée dans le rocher. Ils quittèrent leur chauſſure, & y deſcendirent ; ſeul des européens, je les imitai. La grotte étoit ſpacieuſe, propre & jolie. On y reſpiroit une fraîcheur agréable. A l'une des extrémités étoit une niche, haute de ſix pieds, devant laquelle pendoit un mauvais rideau, troué dans pluſieurs endroits. Les Arabes ſe tenoient auprès d'un air reſpectueux. Chacun à ſon tour ſe mettoit à genoux, & baiſoit un pié qui s'alongeoit par-deſſous le

rideau. J'apperçus à travers les ouvertures que c'étoit un homme nud qui donnoit ſon pié à baiſer. Lorſque mon tour fut venu, je m'approchai, & je lui dis : O grand ſaint, découvrez-moi votre face ! Il prit ce compliment pour une inſulte, & jugeant à ma prononciation que je n'étois pas Arabe, il me répondit bruſquement : *Rouh anni ia Kelb* ; retire-toi de moi, chien. A ces mots tous les Muſulmans lancèrent ſur moi un regard furieux. Je ſortis précipitamment, heureux que mon indiſcrétion ne m'eût coûté qu'une injure, & je promis de n'avoir jamais de converſation avec les ſantons Egyptiens.

Ces hommes ſont des vagabonds, qui affectent un détachement entier des biens du monde, & qui vivent des aumônes du public. Ils ſe livrent à mille extravagances, qui les font paſſer pour des inſpirés. Ils vont abſolument nuds au milieu des villes, & violant toutes les bienſéances, ils ne rougiſſent pas de commettre publiquement des actions que le reſte des hommes couvrent des ombres de la nuit, ou du voile du myſtère. Je ne puis vous dire juſqu'où va la vénération de la populace pour ces ciniques effrontés. Les femmes ſur-tout, naturellement timides & modeſtes, oublient pour eux que la pudeur & la retenue doivent toujours être

compagnes de leur ſexe, & que des hommes qui ſe livrent impudemment à tous les appétits de la nature, ne ſauroient mériter tant de reſpect.

Lorſque nous fûmes raſſaſiés de voir & d'admirer, nous retournâmes à Giſé, où nous paſsâmes quelques jours à parcourir les environs. Nous rencontrâmes dans notre route pluſieurs chacals qui couroient d'une grande vîteſſe vers les montagnes. Ces animaux fauves, de la grandeur d'un chien, ont la queue traînante & le muſeau pointu. Ils vivent de la proie qu'ils ſe procurent à la chaſſe, & mangent du poiſſon le long des lacs. Les Arabes les nomment *dib*. Ce ſont les loups d'Afrique.

LETTRE XIII.

Du Caire.

IL eſt tems, Madame, de vous parler de Memphis ; n'eſt-il pas étonnant, que la poſition de l'ancienne capitale d'Egypte, d'une ville qui avoit près de ſept lieues de circonférence, qui renfermoit des temples magnifiques, & des palais que l'art s'étoit efforcé de rendre indeſtructibles, ſoit aujourd'hui un ſujet de diſpute entre les ſavans ? Ainſi les monumens de l'orgueil des hommes ſont tour-à-tour enſevelis dans la pouſſière.

Je ne me charge point d'accorder entr'elles les opinions oppoſées

des ſavans. Il me ſuffira de vous dire que le petit bourg de Ment, ſitué ſur le bord occidental du Nil, à ſix lieues du grand Caire, eſt le foible reſte d'une immenſe cité.

Après qu'un roi d'Egypte eut détourné le cours du Nil, qui ſe perdoit dans les ſables de la Lybie, & que le Delta ſe fut formé du limon dont ſes eaux ſont chargées, on coupa des canaux pour deſſécher la baſſe Egypte. Les monarques qui juſqu'alors avoient fixé leur réſidence à Thèbes, voulurent ſe rapprocher de l'embouchure du fleuve, pour jouir d'un air plus tempéré; & pour être à portée de défendre l'entrée de leur empire,

ils fondèrent la ville de Memphis, & s'efforcèrent de la rendre l'égale dé l'ancienne capitale. Ils la décorèrent de pluſieurs temples, parmi leſquels celui de Vulcain attira les regards des voyageurs. La grandeur, la ſomptuoſité de l'édifice, la richeſſe de ſes ornemens, excitoient tour-à-tour l'admiration. On avoit élevé du côté de la plaine ſtérile un autre temple non moins admirable, conſacré à Sérapis. Une avenue de ſphinx prodigieux ornoit la principale entrée. Les ſables, le fléau de l'Egypte, s'amoncelèrent ſucceſſivement à l'entour, au point que du tems de Strabon, les uns étoient enſévelis juſqu'à la moitié du corps, les autres juſqu'à

la tête, & qu'aujourd'hui ils ont diſparu. Cependant pour prévenir ce déſaſtre, on avoit conſtruit du côté du midi, une digue longue & élevée, qui ſervoit auſſi de boulevard contre les débordemens du fleuve & les ſurpriſes de l'ennemi. Le palais des rois, & une fortereſſe bâtie ſur la montagne la défendoient du côté du couchant. Le Nil la bordoit à l'orient. Elle avoit au nord, des lacs terminés par la plaine des Momies, & par la chauſſée qui conduiſoit de Buſiris aux grandes pyramides. Memphis dans cette ſituation commandoit la vallée d'Egypte, & communiquoit par des canaux avec le lac Mœris & le lac Maréotis. Le citoyen qui

l'habitoit, pouvoit de ſa maiſon parcourir toute l'Egypte en bâteau; auſſi devint-elle le centre des richeſſes, du commerce & des arts. L'aſtronomie & la géométrie inventées par les Egyptiens y floriſſoient. Les Grecs vinrent y puiſer les connoiſſances qu'ils portèrent dans leur patrie; & qu'ils perfectionnèrent. La nouvelle capitale fit oublier Thèbes aux cent portes, & l'on vit s'élever ſur la montagne voiſine, ces monumens orgueilleux, ces ſuperbes mauſolées, qui ſeuls des merveilles que la terre admira, ont bravé les ravages des tems & des hommes plus deſtructeurs encore. La gloire de Memphis ſubſiſta pendant des ſiècles.

Elle

Elle ſe maintint, juſqu'au jour où Cambiſe, à la tête d'une armée formidable, ravagea l'Egypte. Ce féroce conquérant détruiſit autant qu'il fut en ſon pouvoir ſes temples & ſes édifices fameux. Il s'efforça ſur-tout d'éteindre le flambeau des ſciences, que ce peuple, environné des ondes & des déſerts, avoit allumé dans ſa fertile vallée. Les collèges des prêtres perdirent, avec une partie de leurs privileges, les connoiſſances qui en étoient le fruit. Cependant Memphis, défigurée par un barbare, avoit conſervé tant de reſtes de ſa magnificence, qu'elle étoit encore la plus belle ville du monde. Pendant plus de deux cens ans, elle s'efforça de

ſecquer le joug odieux de la Perſe. Alexandre auquel elle ſe livra, la vengea des outrages qu'elle avoit eſſuyés. Ce conquérant s'abandonnant à un coupable délire, renouvela dans les murs de Perſépolis les horreurs que Cambiſe avoit exercées à Thèbes & à Memphis. N'y auroit-il pas une juſtice pour les empires comme pour le particulier ? Charmé de la beauté de ce pays, dont il alla viſiter les antiquités, pluſieurs ſiècles avant l'ère chrétienne, il y fonda une ville de ſon nom. Les Ptolémées, ſes ſucceſſeurs, l'embellirent. Ils tâchèrent dans la décoration de leurs bâtimens, de joindre à la majeſté de l'architecture Egyptien-

ne, l'élégance de l'architecture Grecque. Le phare parut, & mérita l'admiration de l'univers. Alexandrie étoit une autre Rome. Les ſciences & les arts, échauffés par la préſence du ſouverain, répandoient au loin leur éclat. Le commerce y attiroit de toutes parts les richeſſes & l'abondance. Memphis ſe dépeuploit de jour en jour; ſes habitans paſſoient dans la nouvelle capitale. Sous Auguſte, c'étoit encore une cité grande, peuplée & remplie d'étrangers, mais elle n'étoit plus que la ſeconde de l'Egypte. Six cens ans après, elle devint la première conquête des Arabes. Ils mirent le ſiége devant ſes murailles. Il fut long & ſan-

glant ; mais enfin ils l'emportèrent d'aſſaut & la détruiſirent.

Je vous ai dit, Madame, que le village de Menf étoit le reſte de Memphis. Les ruines que l'on voit à l'entour le confirment. Les lacs mêmes dont parlent les anciens, n'ont pas entiérement diſparu. On en rencontre un près de Saccara, avec un bois d'acacia ; ſitués vers l'occident de Menf ; l'autre eſt préciſément au nord. Lors de l'inondation, il s'étend juſqu'à la chauſſée, élevée dans le marais qui ſéparoit du Nil les grandes pyramides. On l'avoit conſtruite pour faciliter le tranſport des quartiers de marbre, dont on forma les canaux & le revêtement

de ces édifices. Cette digue ſubſiſte encore, avec des ponts qu'on y a pratiqués, pour laiſſer un libre écoulement aux eaux. On la côtoie lorſqu'on vient voir les pyramides en bateau pendant l'inondation.

Voilà, Madame, ces lacs que les habitans de Memphis étoient obligés de traverſer pour tranſporter leurs morts dans les plaines où les rois avoient établi leurs mauſolées. Comme on y avoit élevé des temples, où l'on offroit des ſacrifices expiatoires pour ceux qui n'étoient plus; comme ces lieux de ſilence étoient un aſyle inviolable, & que l'on eût privé de la vie l'impie qui auroit oſé les profaner & en troubler la paix pro-

fonde; tous les Egyptiens voulurent y avoir leur ſépulture. Chaque famille ſe creuſa dans le rocher, recouvert de ſables, une demeure ſilencieuſe, où tour-à-tour le père & le fils étoient dépoſés avec une piété religieuſe. Ils ignoroient, ſans doute, qu'un jour les peuples éclairés de l'Europe viendroient les arracher de leurs tombeaux, & que leurs corps enſevelis & conſervés avec tant de ſoin, ſeroient l'objet d'un infâme trafic. Les Grecs, qui ont aſſiſté aux jugemens que les Egyptiens, ſeuls d'entre les peuples de la terre, prononçoient contre la mémoire des morts, & qui ont vu les lieux où on les portoit en bateau, en payant

un droit léger, ont inventé la fable de Caron & des enfers. La beauté des plaines qui ſont au-delà de cette vaſte ſolitude de ſables, les canaux qui les arroſent, & qui y entretiennent des ombrages toujours verds, leur ont donné l'idée du Stix, du Lethé, & des Champs-Eliſées. Leur imagination brillante & féconde a embelli ces lieux de tous les tréſors de la poëſie. Cette fable s'eſt accréditée dans l'eſprit du peuple, & eſt devenue un article de la religion du paganiſme.

LETTRE XIV.

De Damiette.

AVANT d'entrer dans la deſcription de cette ville, devenue célèbre pour les François par l'hiſtoire de S. Louis, je dois, Madame, vous rendre compte de quelques événemens curieux, qui ſe ſont paſſés pendant la route que j'ai tenue du Caire juſqu'ici.

Un jour qu'après être ſorti du bateau qui nous portoit, j'étois deſcendu ſur le bord du fleuve pour contempler les environs du Kébiré, & que je repoſois tranquillement, le vent tourna tout-à-coup au ſud-eſt, & ſouffla avec violence; de-

venu bientôt ouragan furieux, il éleva des nuages de pouſſière fine & brûlante, qui obſcurcirent le ciel, & répandirent ſur toute la nature une ſombre pâleur. Ce voile ténébreux, à travers lequel le diſque du ſoleil paroiſſoit de ſang, dura environ deux heures, & ſe diſſipa. Lorſque de pareils tourbillons ſurprennent le voyageur au milieu du déſert, il y demeure enſeveli, s'il n'a le tems de ſe mettre ſous l'abri d'une tente; mais ſi la tempête dure long-tems, cet aſyle devient ſon tombeau; une colline de ſables s'élève à l'entour, & il y eſt étouffé. Le vent s'étant calmé, le ciel reprit ſa ſérénité; nous remontâmes dans notre barque,

& nous allâmes deſcendre à Semennoud.

J'ai parcouru les environs de cette ville, où j'ai trouvé une grande levée couverte de ruines, qui ſont les débris d'un grand temple tout bâti de marbre, & que la barbarie des Turcs ravage encore tous les jours en ſciant des colonnes, pour en faire des meules de moulin. Je revenois de mes courſes à l'entrée de la nuit. Mon compagnon de voyage, pour qui reſter aſſis & fumer étoit une ſatisfaction mille fois plus douce que la contemplation des plus merveilleuſes ruines de l'univers, m'invita d'entrer dans un café où il entendoit de la muſique. J'ap-

ceptai ſon offre d'autant plus volontiers, que parlant arabe, je pouvois paſſer pour Turc. Nous entrâmes; nos armes, notre habit militaire, & fort propre, nous firent prendre pour des officiers des Janiſſaires. Les bourgeois de Semennoud ſe levèrent, & nous cédèrent la place d'honneur. Ils étoient accroupis ſur des eſtrades couvertes de nattes. Nous nous aſsîmes ſur un ſopha élevé. Le maître du café nous préſenta lui-même le moka, & alluma nos pipes. Auſſi-tôt une danſeuſe, qui amuſoit l'aſſemblée, vint ſauter devant nous. Elle prit, ſuivant l'uſage du pays, les poſtures les plus voluptueuſes, les attitudes les plus laſcives. Le tam-

bour de basque & les cymbales régloient ses pas. Plus ses gestes étoient indécens & significatifs, plus elle recevoit d'applaudissemens; aussi ne se ménagea-t-elle point. Lorsque la danse fut finie, elle vint s'asseoir auprès de nous, & chanta quelques moals à la louange des Musulmans, & ensuite des airs fort gais. Cette courtisanne se nommoit Bedaoui. Elle avoit quatorze ans, étoit faite à peindre. Ses vêtemens de soie, extrêmement légers, mollement serrés par une longue ceinture, ne laissoient rien perdre des belles formes de son corps. Ses cheveux d'ébène, parfumés d'essence, descendoient en plusieurs tresses jusques sur ses talons.

lons. Un voile relevé avec grace couvroit ſes épaules. Elle avoit les yeux noirs & bien fendus, le teint moins brun que les femmes du peuple, la bouche mignonne & le ſourire agréable ; mais deux taches bleues qu'elle s'étoit faites ſur les joues avec de la poudre à tirer, & un anneau paſſé à l'une de ſes narines, la défiguroient à mes yeux. Telle étoit la jeune Bedaoui ; elle arrivoit du Caire, & cherchoit fortune. Voyant que nous avions généreuſement payé ſa danſe & ſon chant, elle offrit de nous accompagner pendant le voyage. Nous la remerciâmes de ſa bonne volonté, & nous retournâmes paſſer le reſte de la nuit dans notre bateau.

Une autre fois, près du petit village de Secoualim, un officier François avec lequel j'ai voyagé, ouvrit pendant la route une petite caſſette remplie de ſequins, & ſe mit à les compter. Il n'en fallut pas davantage pour expoſer notre vie. Je l'en avertis, mais il n'en tint compte. Les matelots, à la vue de l'or, formèrent le projet de nous aſſaſſiner. Ils ne purent l'exécuter les deux premières nuits, parce que nous étions ſur nos gardes. La troiſième, le vent contraire nous ayant forcés de relâcher, ils attachèrent le bateau à terre. L'un d'eux alla comploter au hameau voiſin. Il revint au bout d'une heure, & ſe coucha avec les autres. La

fatigue d'une longue veille & la chaleur nous firent ſuccomber au ſommeil. Je dormois profondément depuis environ une heure, lorſque tout-à-coup je me ſentis comme ſecoué, & parfaitement réveillé ſans pouvoir en deviner la cauſe. Il faiſoit un beau clair de lune. Mes premiers regards ſe portèrent ſur un homme qui avoit déjà un pied dans le bateau, & qui tenoit un poignard levé. Je ſaute ſur mon fuſil à deux coups, & lui mettant le bout ſur la poitrine, je lui crie en arabe qu'il eſt mort, s'il ne ſe retire. Les deux bras lui tombent, & il reſte immobile de ſurpriſe. Au même inſtant, j'apperçois à quelques pas de lui trois autres voleurs, armés

de ſabres & de piſtolets. J'examinois leur mouvement, réſolu de tirer ſur le premier qui feroit un geſte menaçant. Je n'oſois pas tourner la tête pour avertir mon compagnon de voyage, de peur qu'ils ne ſaiſiſſent ce moment pour faire feu ſur moi. Cependant celui que je tenois en joue s'étant retiré à reculons, je réveillai l'officier. Il s'arma, &, pendant que les brigands tenoient conſeil à deux pas de nous, je fis détacher le bateau & nous paſſâmes de l'autre côté du fleuve. Durant toute cette ſcène, les bateliers & les domeſtiques feignirent d'être enſevelis dans un profond ſommeil. Mes cris ne les réveillèrent point. Il fallut les frap-

per pour en venir à bout. Je m'apperçus à Damiette que ces coquins m'avoient volé pluſieurs effets; la crainte de la baſtonnade les força de me les rendre. Echappé à ce danger, je ne pus m'empêcher de rendre grace à la providence, qui permit que je m'éveillaſſe ſi à propos; deux minutes plus tard, il n'eut pas été tems.

Le ſouvenir de ce qui m'étoit arrivé, nous fit paſſer le reſte de la nuit en ſentinelle; cette précaution fut vaine : perſonne ne nous cauſa d'alarmes. Notre barque n'ayant reçu qu'un léger dommage ſur le bord, nous partîmes de grand matin. Nous paſſâmes devant Fareſcour, qui n'eſt pas éloigné de

Damiette, & deux heures après nous découvrîmes cette jolie ville, qui forme un vaſte croiſſant ſur la rive occidentale du Nil. Une multitude de bateaux & de petits bâtimens y étoient à l'ancre. Nous allâmes deſcendre devant la Douane.

Entrons maintenant dans la deſcription de cette Damiette, moins fameuſe aujourd'hui qu'autrefois. Ce n'eſt pas de l'ancienne que je dois vous entretenir, je me borne à vous décrire la moderne. Cette ville, plus grande que Roſette, & non moins agréable, s'arrondit en demi-cercle ſur la rive orientale du Nil, à deux lieues & demie de ſon embouchure. Placé à l'une des extrémités du croiſſant, l'œil en parcourt

toute l'étendue. On y compte environ quatre-vingt mille ames. Elle a pluſieurs places, dont la plus conſidérable a conſervé le nom de Menchié. Les bazards ſont remplis de marchands. Des Okals ou Khans, auſſi ſpacieux que ceux de Boulak, raſſemblant ſous leurs portiques les étoffes de l'Inde, les ſoies du mont Liban, le ſel armoniac & des pyramides de riz, annoncent qu'elle eſt commerçante. Les maiſons, ſurtout celles qui bordent le fleuve, ſont fort élevées. La plûpart ont de jolis ſalons conſtruits ſur le haut des terraſſes; ce ſont de riants belveders ouverts à tous les vents, où le Turc, mollement aſſis ſur un ſopha, paſſe ſa vie à fumer, à

la vue de la mer, qui, d'un côté borne l'horiſon, du grand lac, qui s'étend de l'autre, & du Nil, qui, coulant entre deux, traverſe de riches campagnes. Pluſieurs grandes moſquées, ornées de hauts minarets, ſont répandues dans la ville. Les bains publics, revêtus de marbre, offrent la même diſtribution que ceux du grand Caire. Le linge qu'on y ſert eſt propre, & l'eau très-pure. La chaleur & le traitement qu'on y éprouve, loin de nuire à la ſanté, ſervent à l'entretenir, à la rétablir même, lorſqu'on en uſe modérément. Cette opinion, fondée ſur l'expérience, eſt générale en Egypte. Des obſervations de pluſieurs années, des effets étonnans dûs à leur

fréquentation, m'ont forcé de les regarder comme très-ſalutaires.

Une multitude de barques & de petits navires rempliſſent ſans ceſſe le port de Damiette. Les uns, nommés Scherm, ſervent à tranſporter les marchandiſes à bord des vaiſſeaux, qui mouillent en rade, & à les débarquer; les autres font le cabotage le long des côtes. Cette ville entretient un grand commerce avec la Syrie, Chypre & Marſeille. Le riz Mezelaoui, le plus beau de l'Egypte, ſe cultive dans les plaines d'alentour. On en exporte pour près de ſix millions par an. Les autres objet du crû du pays, ſont les toiles, le ſel armoniac, le blé, &c. Une politique, qui ruine les cam-

pagnes, a prohibé l'exportation de ce dernier article; mais on enfreint la loi, & on le fait paſſer pour du riz.

Depuis pluſieurs ſiècles, les Chrétiens d'Alep & de Damas, établis dans cette ville, en ſont le principal négoce. L'indolence Turque, contente de les preſſurer de tems en tems, les laiſſe s'enrichir. L'exportation du riz eſt défendue pour l'étranger, mais moyennant des arrangemens avantageux au douanier, les Provençaux en chargent tous les ans pluſieurs bâtimens. Le Bogaz leur interdiſant l'entrée du Nil, ce ſont les bateaux du pays qui font le tranſport de leur cargaiſon. Cet inconvénient ouvre la

porte à des vexations & à des abus ſans nombre. Souvent la barque de riz, première qualité, qui part le ſoir pour ſe rendre à bord, n'eſt pas celle qui y arrive. On en ſubſtitue pendant la nuit une autre d'une qualité inférieure Les capitaines de Marſeille, inſtruits de ces friponneries, ſans pouvoir s'y ſouſtraire, tâchent de repouſſer la ruſe par la ruſe, & ce trafic devient une eſpèce de brigandage. Ce qui nuit davantage au commerce de Damiette, eſt le défaut de port. La rade où les vaiſſeaux ſe tiennent étant ouverte à tous les vents, la moindre tempête qui s'élève, oblige les capitaines de couper leurs cables, & de ſe refugier à Chypre, ou de

tenir la haute mer. Il ſeroit facile, en tirant un canal d'une demi-lieue ſeulement, d'ouvrir aux navires une entrée dans le Nil, dont les eaux ſont profondes. Cet ouvrage, peu diſpendieux, rendroit Damiette un port ſuperbe; mais le deſpotiſme, inſenſible au bien du peuple, marche toujours environné de la deſtruction, & n'a ni volonté, ni puiſſance pour créer. Par quelle fatalité le plus beau pays de la terre eſt-il deſtiné à ſervir de proie à un petit nombre de brigands, pour qui l'utilité publique n'eſt rien, & la vie des hommes n'eſt qu'un jeu?

La langue de terre, où Damiette eſt ſituée, reſſerrée d'un côté par

le fleuve, & de l'autre par l'extrémité occidentale du lac Menzalé, n'a que depuis deux milles juſqu'à ſix de largeur, d'orient en occident. Des ruiſſeaux ſans nombre la coupent en tous ſens, & la rendent la partie la plus féconde de l'Egypte. Le ſol y donne année commune, 80 boiſſeaux de riz pour un. Les autres productions y croiſſent dans la même proportion. C'eſt-là ſurtout que la nature étalant avec profuſion ſa pompe & ſa richeſſe, offre, dans toutes les ſaiſons, les fleurs, les fruits & les moiſſons. L'hiver ne la dépouille point de ſes agrémens; l'été ne flétrit point ſon éclat; on n'y connoît ni les chaleurs dévorantes, ni les frimats

glacés. Le thermomètre ne varie que depuis neuf degrés au-deſſus du terme de la congélation, juſqu'à vingt-quatre. Damiette doit cette heureuſe température à l'immenſe quantité des eaux dont elle eſt environnée. Au grand Caire, le thermomètre monte de douze degrés plus haut.

Nulle part la verdure n'eſt auſſi fraîche ; nulle part les arbres ne ſe couvrent d'autant de fruits. Les ruiſſeaux qui entourent les champs de riz, ſont bordés de pluſieurs eſpèces de roſeaux, dont quelques-uns s'élèvent à une grande hauteur. C'eſt-là que l'on trouve le roſeau calamus, dont les Orientaux ſe ſervent pour écrire. Sa tige mince

porte des feuilles longues & étroites, qui retombent avec grace, & des rameaux déliés qui ſe couvrent de fleurs blanches. C'eſt-là que j'ai vu des forêts de papyrus avec lequel les anciens Egyptiens faiſoient le papier. Ce jonc triangulaire, haut de huit à neuf pieds, & gros comme le pouce, ſe couronne d'une touffe lanugineuſe. C'eſt encore là que le lotus, auquel les Árabes ont conſervé le nom primitif de nuphar, élève ſa tige orgueilleuſe au-deſſus des eaux. Il épanouit ſon large calice, ou légèrement azuré, ou d'une blancheur éblouiſſante, & paroît le roi des plantes aquatiques. Les étangs & les canaux qui traverſent l'intérieur des terres, ſont remplis

de cette fleur ſuperbe, qui répand une odeur très-agréable.

Les villages ſont nombreux autour de Damiette. La plûpart poſsèdent des manufactures où l'on fabrique les plus belles toiles du pays. On y fait ſur-tout des ſerviettes recherchées, aux extrêmités deſquelles pendent des franges de ſoie. Elles ſervent à table, mais plus particulièrement dans les viſites de cérémonie, où l'eſclave vous en préſente une pour vous eſſuyer la bouche auſſi-tôt que vous avez bu le ſorbet, ou mangé des confitures qu'on offre à la ronde dans un plat d'argent. Ces bourgs ſont ordinairement entourés de petits bois où les arbres plantés pêle mêle, forment

un assemblage bizarre & pittoresque. On y voit à côté du sycomore & du triste tamarin, l'élégant cassier avec ses faisceaux de fleurs jaunes, semblables à celles du cytise. La tête du dattier, chargée d'énormes grappes, domine sur le bosquet. La casse, à la fleur odorante, croît sous son ombrage ; le citronnier & l'oranger couvrent, de leurs fruits dorés, la cabane du laboureur. Le bannanier aux longues feuilles, le grenadier à la fleur écarlate, & le figuier au fruit sucré, jettent beaucoup de variété dans ces payſages. Souvent en me promenant dans des sentiers tortueux, ombragés d'un côté par ces arbres divers, bordés de l'autre par un rideau de roseaux

impénétrables à l'œil, je me trouvois tout-à-coup ſur le rivage du grand lac Menzalé. C'étoit un autre tableau. Des milliers de bateaux étoient occupés à la pêche, ou à tendre les filets aux oiſeaux innombrables qui viennent y chercher une nourriture abondante & un climat tempéré.

J'ai voulu, Madame, vous peindre la nature telle que je l'ai vue mille fois aux environs de Damiette; mais je ſens combien le peintre eſt au-deſſous du modèle. Repréſentez-vous tout ce que les eaux courantes ont d'agrément, tout ce que la verdure a de fraîcheur, tout ce que la fleur d'orange a de parfums, tout ce qu'un air doux, ſuave, balſa-

mique a de volupté, tout ce que le ſpectacle d'un beau ciel a de raviſſant, & vous aurez une foible idée de cette langue de terre reſſerrée entre le grand lac & le cours du Nil.

A un mille de cette ville, du côté du ſud-oueſt, on trouve un bois d'orangers, qui ſert de promenade aux habitans. Les allées en ſont tirées au cordeau ; c'eſt le ſeul où l'art ait ajouté quelques graces la nature ; car par-tout ailleurs, les arbres ſont plantés ſans aucun alignement. Je m'y rendois preſque tous les jours, ſur-tout dans les mois de février, mars & avril, où les orangers ſont fleuris. Je ne puis vous exprimer quel charme on

éprouve à reſpirer la fraîcheur & les parfums ſous un ſi riant ombrage. Ces arbres, que le ciſeau n'a point mutilés, s'élèvent à plus de trente pieds de hauteur. Leurs rameaux entremêlés, leur feuillage épais interceptoient tous les rayons du ſoleil. Ils étoient fleuris depuis la plus baſſe branche juſqu'au ſommet. Chaque oranger formoit un bouquet, où l'on diſtinguoit à peine les feuilles à travers des touffes de fleurs. Tous enſemble compoſoient le plus beau dais ſous lequel un mortel puiſſe ſe repoſer. Un petit ruiſſeau régnoit le long de chaque rangée, & deux fois par jour on ouvroit un baſſin dont l'eau ſervoit à les arroſer. Lorſqu'on s'y prome-

noit vers midi, on étoit dans l'ivreſſe. C'eſt-là ſur-tout que j'ai éprouvé combien de jouiſſances délicieuſes l'odorat peut procurer. C'eſt-là que j'ai reconnu que, dans les climats chauds, les odeurs, loin de nuire à la ſanté, ſont ſalutaires, & deviennent même un beſoin.

A l'extrêmité de cette promenade, eſt un canal rempli de papyrus. A gauche, en entrant, on trouve la cabane du jardinier & un boſquet de citronniers & de palmiers, plantés ſi près les uns des autres, qu'on y pénètre avec peine. Ce lieu, fermé de foſſés & de paliſſades, eſt l'aſyle du myſtère. Les plus jolies femmes Turques s'y rendent quelquefois pour jouir, dit-on, de l'air balſa-

mique qu'on reſpire à l'ombre de ces arbres.

Je terminerai cette lettre, Madame, par un fait qui vous prouvera que des événemens arrivés du tems de Jacob, ſe renouvellent encore de nos jours en Egypte. Des nuées de ſauterelles couvrirent les plaines de Syrie, ravagèrent les campagnes, & dévorèrent les bleds juſqu'à la racine. La famine fut la ſuite ordinaire de ce fléau. Un laboureur des environs de Damas reſſentoit les effets de la déſolation générale. Pour fournir aux beſoins de ſa nombreuſe famille, il vendoit chaque jour une portion de ſon bétail. Cette reſſource fut bientôt épuiſée. Le malheureux père, acca-

blé du préſent, enviſageoit un avenir plus affreux encore. Preſſé par la faim, il ſe rendit à la ville pour vendre les inſtrumens de ſon labourage. La main inviſible de la providence guidoit ſes pas comme autrefois l'ange conduiſoit le jeune Tobie. Tandis qu'il marchandoit du blé nouvellement arrivé de Damiette, il entendit parler des ſuccès de Mourat Bey, (Mourat Bey & Ibrahim Bey ſont depuis pluſieurs années les deux princes les plus puiſſans de l'Egypte. Mais le premier l'emportant aujourd'hui ſur ſon collègue, l'a forcé de fuir dans la haute Egypte, & règne actuellement au grand Caire), qui vainqueur de ſes ennemis, étoit rentré triomphant

au grand Caire. On dépeignoit ce guerrier, ſa taille, ſon caractère, ſon origine. On racontoit comment du ſein de l'eſclavage il étoit parvenu au faîte de la puiſſance. Le laboureur ſurpris, reconnut un fils qu'on lui avoit enlevé à l'âge de douze ans. Un rayon d'eſpérance ranima ſon cœur. Il ſe hâta de porter à ſa famille les proviſions qu'il avoit achetées, dit ce qu'il avoit appris, & ſe détermina ſur-le-champ à partir pour l'Egypte. Sa femme & ſes fils le baignèrent de leurs larmes, & firent des vœux pour ſon heureux retour. Il ſe rendit au port d'Alexandrette, s'embarqua, & vint aborder à Damiette. Une crainte le tourmentoit ſans ceſſe. Un fils qui

avoit

avoit quitté la religion de ſes pères pour embraſſer le mahométiſme, & qui ſe voyoit environné de l'éclat de la fortune, voudra-t-il le reconnoître ? Cette idée peſoit ſur ſon cœur comme une montagne. D'un autre côté le deſir d'arracher ſa famille aux horreurs de la famine, l'eſpoir de retrouver un enfant dont il avoit pleuré la perte, ſoutenoient ſon courage, & l'animoient à continuer ſa route. Il entre dans la capitale, & ſe rend au palais de Mourat Bey. Il ſe préſente aux gens du prince, & demande à lui parler. Il preſſe, il ſollicite avec ardeur une audience. Ses habits, & tout ſon extérieur, qui annonçoient la pauvreté & l'infortune, n'étoient

pas propres à lui faire obtenir ce qu'il ſouhaitoit ; mais ſon grand âge, cet âge ſi reſpecté dans l'orient, parloit en ſa faveur. Un des officiers alla dire à Mourat Bey, qu'un vieillard qui paroiſſoit miſérable demandoit à lui parler. Qu'on le faſſe entrer, dit-il. Le laboureur marche en tremblant ſur le riche tapis qui couvroit la ſalle du Divan, & s'avance vers le Bey, qui repoſoit ſur un ſopha brodé en ſoie & en or. Les ſentimens divers qui l'oppreſſoient lui ôtoient l'uſage de la parole. Enfin il a reconnu l'enfant qui lui fut enlevé, & la voix de la nature domptant la crainte, il ſe jette à ſes genoux, & lui dit, en les embraſſant : Vous êtes mon

fils. Le Bey le relève, cherche à le connoître, & lorſqu'une explication lui eut appris que c'étoit ſon père, il le fait aſſeoir à ſes côtés, & le comble de careſſes. Après de tendres épanchemens, le vieillard lui peignit l'état déplorable où il avoit laiſſé ſa mère & ſes frères. Le prince lui propoſa de les amener en Egypte, & de leur faire partager ſes richeſſes & ſa puiſſance, s'ils vouloient embraſſer le mahométiſme. Le généreux chrétien avoit prévu cette propoſition, & penſant que des jeunes gens pourroient en être éblouis, il n'avoit pas voulu qu'un ſeul de ſes enfans l'accompagnât. Il rejeta donc avec fermeté l'offre de ſon fils, & oſa même lui

faire des remontrances ſur ſon changement de religion. Mourat Bey, voyant que ſon père étoit inébranlable, & que la détreſſe où ſe trouvoit ſa famille exigeoit de prompts ſecours, lui fit donner une grande ſomme d'argent, & le renvoya en Syrie avec un petit bâtiment chargé de grains. L'heureux laboureur ſe rendit au plutôt dans les plaines de Damas. Son arrivée bannit la misère & les larmes de ſon toît champêtre, & y ramena la joie, l'aiſance & le bonheur.

Vous voyez, Madame, que ce fait a quelque reſſemblance avec l'hiſtoire de Joſeph. Il en auroit peut-être davantage, ſi l'on en connoiſſoit toutes les particularités.

LETTRE XV.

J'ACQUITTE, Madame, la promeſſe que je vous ai faite de vous parler de la crûe du Nil. Le Nil, vous le ſavez, eſt le fleuve le plus fameux de la terre. Les voyageurs de tous les âges ont parlé avec enthouſiaſme de la fécondité de ſes eaux. Les poëtes ont chanté ſes ſept bouches, & toute l'hiſtoire eſt remplie des merveilles de ſon inondation. Il doit ſa célébrité à l'ancien peuple qui cultiva, ſur ſes bords, les arts naiſſans, & les perfectionna. Comblé de ſes dons, ce peuple établit des fêtes en ſon honneur, & lui dreſſa des autels

comme à un dieu, ou comme au plus éclatant bienfait de la divinité. Si ce fleuve n'avoit nourri que des Turcs ou des Arabes, ſon nom, ſemblable à celui de tant d'autres, ne ſeroit connu que dans les mappemondes & les cartes de géographie; mais ſa gloire fut liée à celle d'une nation célèbre, & des bouts de l'univers on vint admirer les grands ouvrages faits pour le contenir, & les monumens immortels élevés ſur ſes bords.

Les anciens, excepté les Egyptiens, ont ignoré ſon origine. Dans le ſiècle dernier, un jéſuite Portugais prétendit l'avoir découverte. Voici ce qu'il en raconte: « Dans » la province de Sahala, ſituée à

» l'occident du royaume de Goïam,
» & dont les habitans ſe nomment
» Gous, on trouve les ſources du
» Nil. Ce ſont deux fontaines pro-
» fondes, placées dans un lieu élevé.
» La terre d'alentour eſt maréca-
» geuſe, & tremble ſous les pas.
» L'eau jaillit du pied de la mon-
» tagne avec un bruit ſemblable
» à celui du canon. Après avoir
» coulé quelque tems dans la val-
» lée, elle reçoit un ſecond ruiſſeau
» qui vient du côté de l'orient;
» réunis, ils dirigent leur cours vers
» le nord. Deux autres torrens s'y
» déchargent, & forment une ri-
» vière, qui ſe joint au fleuve
» Jeman, & après de longs circuits
» vers le levant & le couchant,

» ſe jette dans un grand lac. Au » ſortir de ce lac, elle forme le » fleuve du Nil, qui précipite ſon » cours vers la Méditerranée ».

Quoi qu'il en ſoit de cette explication, ces eaux ne ſuffiroient point à l'inondation générale, qui couvre un eſpace de près de quatre cens lieues. Car elle ſe fait ſentir auſſi dans l'Ethiopie; mais aux mois de mars, avril, mai & juin, les vents du nord pouſſent les nuages vers les hautes montagnes, placées au-delà de l'équateur. Arrêtés par cette barrière, ils s'amoncèlent ſur leurs cîmes élevées, ſe réſolvent en pluies qui tombent en torrens, & rempliſſent les vallées. La réunion d'une foule innombrable de ruiſ-

ſeaux forme le Nil, & produit l'inondation. D'après le témoignage unanime des Abiſſins, qui apportent de la poudre d'or au grand Caire, ce fleuve arrivé de l'Ethiopie, ſe diviſe en deux branches, dont l'une, connue ſous le nom d'Aſerac ou de rivière bleue, va rejoindre le Niger, &, traverſant l'Afrique d'orient en occident, ſe jette dans l'océan Atlantique; l'autre partie coule vers le ſeptentrion, entre deux chaînes de montagnes, & rencontrant des rochers de granit qui barrent ſon lit, forme ſix cataractes bien plus effrayantes que celle de Siène. Ces chûtes épouvantables empêchent la navigation du fleuve. Arrivé à la première ville

d'Egypte, il tombe de onze pieds dans le gouffre qu'il a creuſé, & dont les navigateurs oſent franchir les périls. Deſcendu dans ce beau royaume, il remplit les canaux, les lacs, déborde ſur les terres, y laiſſe un limon fécond, & ſe jette, comme autrefois, par ſept bouches dans la Méditerranée.

Dès les premiers jours de juin, le Nil commence à croître ; mais ſa crûe n'eſt bien ſenſible qu'au ſolſtice. A cette époque, ſes eaux ſe troublent, prennent une teinte rougeâtre, & paſſent pour mal ſaines. Il faut les purifier pour en boire. On y parvient, en répandant de la pouſſière d'amandes amères broyées, & en les faiſant tournoyer pendant

quelques minutes avec le bras plongé au centre d'une jarre remplie. Après cette opération, on les laiſſe repoſer. Au bout de cinq ou ſix heures, toutes les parties hétérogènes ſe précipitent au fond du vaiſſeau, & l'eau devient claire, limpide & excellente à boire. Les habitans de l'Egypte attribuent cette fermentation du Nil à la roſée qui tombe alors en abondance. Pluſieurs hiſtoriens ont même dit ſérieuſement qu'elle contribuoit à l'inondation. Il eſt bien plus naturel de penſer que le fleuve déborde dans l'Abyſſinie & l'Ethiopie, entraîne une grande quantité de ſables, & des millions d'œufs d'inſectes, qui écloſent vers le ſolſtice,

& produiſent la fermentation des eaux & cette teinte rougeâtre qui les rend mal ſaines.

Le Nil continue de groſſir juſques vers la fin d'août, & ſouvent juſqu'en ſeptembre. Autrefois le Nilomètre d'Eléphantine ſervoit à indiquer l'inondation future. Des ſignes fondés ſur l'expérience de pluſieurs ſiècles, l'annonçoient à ceux qui étoient chargés de cet examen. Ils ſe hâtoient d'en avertir les préfets des provinces. D'après cet avis, on ordonnoit les travaux néceſſaires au bien de l'agriculture. Quand les Arabes conquirent l'Egypte, le Nilomètre étoit placé au bourg d'Halouan, en face de Memphis. Amrou ayant renverſé

cette

cette ſuperbe capitale, & bâti la ville de Foſtat, les gouverneurs des Califes y établirent leur réſidence. Quelques ſiècles après on conſtruiſit le Mekias à la pointe de l'île de Raouda, & l'on y plaça la colonne du meſurage, au milieu d'une ſalle baſſe dont les murs ſont très-ſolides, & dont le fond eſt de niveau avec celui du Nil. Depuis ce moment le Mekias n'a point changé de place. Aujourd'hui des officiers, prépoſés pour examiner les progrès de l'inondation, en font part chaque jour aux crieurs publics qui la proclament dans les rues du grand Caire. Le peuple, que cet événement intéreſſe, leur donne une légère rétribution. Cet événe-

ment devient la nouvelle publique. L'Egypte ne devant point de tribut au Grand-Seigneur, quand les eaux ne montent pas à ſeize coudées, on déguiſe ſouvent la vérité, & l'on ne publie qu'elles ſont parvenues à ce point que quand elles l'ont dépaſſé.

Le moment de cette proclamation eſt un jour de réjouiſſance & une fête ſolemnelle pour les Egyptiens. Le Pacha deſcend du château, accompagné de toute ſa cour, & ſe rend en pompe à Foſtat, où commence le canal qui traverſe le grand Caire. Il ſe place ſous un pavillon magnifique, dreſſé à la tête de la digue. Les Beys, précédés de leur muſique, & ſuivis de leurs

Mamlouks, forment ſon cortège. Les chefs de la religion y paroiſſent montés ſur des chevaux richement caparaçonnés. Tous les habitans, à cheval, à pié & en bateaux, s'empreſſent d'aſſiſter à cette ſolemnité. Plus de trois cens mille hommes couvrent la terre & les eaux. La plupart des bateaux agréablement peints, artiſtement ſculptés, ſont ornés d'un dais & de banderoles de diverſes couleurs. On reconnoît ceux des femmes à leur élégance, à leur richeſſe, aux colonnes dorées qui portent le dais, & ſur-tout aux jalouſies abaiſſées ſur les fenêtres. Tout le peuple demeure en ſilence, juſqu'au moment où le Pacha donne le ſignal.

A l'inſtant des cris de joie s'élèvent dans les airs, les trompettes ſonnent des fanfares, & le ſon des timbales & des autres inſtrumens retentit de toutes parts. Des travailleurs raſſemblés renverſent une ſtatue de terre placée ſur la digue, & que l'on nomme la *fiancée*. C'eſt un reſte de l'ancien culte des Egyptiens, qui conſacroient une vierge au Nil, & qui, dans des tems de calamité, l'y précipitoient quelquefois. La chauſſée eſt bientôt détruite, & les eaux ne trouvant plus d'obſtacle, coulent vers le grand Caire. Le vice-roi jette dans le canal des pièces d'or & d'argent que des plongeurs habiles ramaſſent ſur le champ. On peut regarder cette

action comme un hommage rendu au Nil, la ſource des richeſſes de l'Egypte. Durant cette journée, les habitans paroiſſent dans l'ivreſſe. On ſe félicite, on ſe fait des complimens, & l'on entend de tous côtés des cantiques d'actions de grace. Une foule de danſeuſes parcourent les bords du Calick, & égaient les ſpectateurs par leurs danſes laſcives. On ſe livre à la bonne chère & à la joie, & le pauvre lui-même a ſes feſtins. Cette allégreſſe univerſelle ne doit point ſurprendre. Le ſort du royaume eſt attaché à l'inondation. Quand elle arrive, chacun y voit l'eſpérance de la récolte, l'image de l'abon-

dance, & jouit d'avance de tous les biens qu'il ſe promet.

Les nuits ſuivantes offrent un ſpectacle encore plus agréable. Le canal remplit d'eau les grandes places de la capitale. Le ſoir chaque famille ſe réunit dans des barques ornées de tapis, de riches couſſins, & où la molleſſe a toutes ſes commodités. Les rues, les moſquées, les minarets ſont illuminés. On ſe promène de place en place, & l'on porte avec ſoi des fruits & des rafraîchiſſemens. L'aſſemblée la plus nombreuſe ſe trouve ordinairement à Lesbekié. Cette place, la plus grande de la ville, a près d'une demi-lieue de circuit ; elle forme un immenſe baſſin environné

du palais des Beys, éclairé de lumières de diverſes couleurs. Pluſieurs milliers de bateaux, aux mâts deſquels des lampes ſont ſuſpendues, y produiſent une illumination mobile, dont les aſpects varient à chaque inſtant. La pureté du ciel, preſque jamais voilé par des brouillards, l'or des étoiles qui étincellent ſur un fond d'azur, les feux de tant de lumières répétées dans les eaux, font que l'on jouit dans ces promenades charmantes de la clarté du jour, & de la fraîcheur délicieuſe de la nuit. Jugez, Madame, avec quelle volupté un peuple brûlé pendant douze heures par un ſoleil ardent, vient reſpirer ſur ces lacs l'haleine rafraîchiſſante

des zéphirs. Ce qui ajoute au plaiſir de cette ſcène nocturne, c'eſt que rarement le calme des airs eſt troublé par l'haleine impétueuſe des vents. Ils tombent au coucher du ſoleil, & un léger ſouffle agite doucement l'atmoſphère. La bizarrerie des mœurs orientales contrarie un peu l'Européen qui aſſiſte à ces ſpectacles. Les hommes ſe promènent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Difficilement peut-on ſe procurer le charme de leur ſociété. Le déguiſement qu'il faut prendre, les dangers qui l'accompagnent, avertiſſent la raiſon, & forcent à la prudence. On eſt auſſi obligé d'entretenir des lampes toujours allumées. La ſûreté pu-

blique exige cette précaution, & l'Ouali, qui rode pendant la nuit, la fait ſoigneuſement obſerver. Si ce chef de la police rencontre des barques ſans lumière, il a droit de couper la tête aux perſonnes qui s'y trouvent, & à moins d'un préſent capable d'arrêter le bras des bourreaux qui l'accompagnent, il exécute au moment même cette juſtice rigoureuſe.

Lorſque le Ramazan arrive pendant l'inondation, ce mois redouté du pauvre, eſt une fête continuelle pour le riche. Il ſe promène pendant la nuit ſur les eaux, & la paſſe en feſtins. Le jour il dort dans un vaſte ſallon où circule un air pur, près d'un baſſin de marbre, d'où

s'élève un jet d'eau limpide, & dont les bords ſont entourés de jaſmin d'Arabie & de fleurs odorantes. Une fenêtre toujours ouverte, placée vers le ſommet du dôme, & tournée du côté du nord, entretient la ſalubrité dans cet appartement. Tandis que les laboureurs brûlés dans la campagne, arroſent la terre de leurs ſueurs, il goûte un ſommeil délicieux au milieu de la fraîcheur des exhalaiſons balſamiques des plantes. Vivre agréablement ſans s'occuper des affaires de ce monde, eſt toute l'ambition du Turc qui n'eſt point en place. Les Beys, au contraire, dévorés d'inquiétude & de craintes, brillent un moment à la tête de la répu-

blique qu'ils dévaſtent, pour périr enſuite par le fer de leurs collègues ou le poiſon de leurs eſclaves.

Depuis le grand nombre de ſiècles que le Nil inonde l'Egypte, il en a prodigieuſement exhauſſé le ſol. Des obéliſques enterrés de quinze à vingt pieds, des portiques à moitié enſevelis atteſtent ce fait. Les anciennes villes conſtruites ſur des levées artificielles, les digues oppoſées à l'impétuoſité du fleuve, annoncent que les Egyptiens craignoient beaucoup plus les grandes crûes que les moyennes. Aujourd'hui, que le terrein s'eſt conſidérablement élevé, rarement l'inondation parvient à un point nuiſible pour la culture des campagnes.

Lorſqu'elle demeure au-deſſous de ſeize coudées, le peuple eſt menacé de la famine ; depuis dix-huit juſqu'à vingt-deux coudées, il peut compter ſur des années d'abondance. Au-deſſus de ce terme, les eaux ſéjournant trop long-tems ſur les terres, empêchent de les enſemencer à tems. Cet événement n'arrive guère ; trop ſouvent on a des crûes médiocres, & tous les champs élevés reſtent ſans productions. Si l'on creuſoit les canaux, ſi les digues étoient rétablies & les grands réſervoirs remplis, on pourroit arroſer une bien plus grande étendue de pays, & procurer des récoltes infiniment abondantes.

Il ſeroit poſſible d'aſſurer à l'E-

gypte une inondation réglée & une fertilité abondante. Mais il faudroit pour cela conquérir l'Ethiopie, ou former un traité avec les peuples qui l'habitent, par lequel ils permettroient d'établir des chauſſées dans les endroits où les eaux du Nil ſe perdent dans les ſables, & ſe répandent du côté de l'occident.

En l'année 1106, pendant le règne d'Elmeſtenſor, ſultan d'Egypte, l'inondation manqua abſolument. Ce prince envoya Michel, patriarche des Jacobites, vers l'empereur d'Ethiopie, avec de magnifiques préſens. Le roi vint à ſa rencontre, lui fit un accueil favorable, & lui demanda le ſujet de ſa miſſion; le

patriarche lui répondit que le défaut de la crûe du Nil l'avoit amené, & que cet événement, qui faiſoit craindre aux Egyptiens les horreurs de la famine, les jettoit dans la conſternation. Sur ces remontrances, l'empereur fit couper une digue qui détournoit le fleuve, & les eaux reprenant leur cours ordinaire, montèrent de trois coudées en un jour. Michel revint de ſon ambaſſade, & fut reçu avec de grands honneurs.

Ce trait démontre la poſſibilité de détourner le cours du Nil; mais il prouve en même tems qu'en arrêtant, par une digue, le grand bras qui communique avec le Niger, on augmenteroit prodigieuſement le

volume de ſes eaux. Si un peuple puiſſant & éclairé poſſédoit l'Egypte, il lui ſeroit aiſé d'opérer ces changemens merveilleux qui la rendroient la contrée la plus riche de la terre. On a dans le pays un ſigne certain de l'inondation & du degré où elle s'élevera. Lorſque l'aquilon, pendant les mois dont je vous ai parlé, repouſſé par les vents impétueux du midi, reflue vers les contrées ſeptentrionales, les nuées ſe rendent en petite quantité dans la haute Abyſſinie, & la crûe eſt très-foible; les digues ſeroient alors d'une grande utilité. Quand au contraire, le vent du nord domine dans cette ſaiſon, & repouſſe vers l'équateur les oura-

gans du ſud, il y porte des nuages nombreux, & l'on eſt ſûr que l'inondation ſera favorable; il faudroit dans cette circonſtance, ouvrir les écluſes de l'Ethiopie, & laiſſer aux eaux ſurabondantes leur ancien écoulement. On pourroit auſſi ſe ſervir de cette augmentation, pour tirer un canal depuis Cophtos juſqu'à Coſeir, & cet ouvrage ſeroit mis au nombre des plus fameux & des plus utiles de l'Egypte. Voilà, Madame, quelques idées jettées dans le vague du poſſible. Puiſſent-elles ſe réaliſer un jour!

LETTRE XVI.

L'AGRICULTURE, Madame, étoit en honneur parmi les anciens Egyptiens. Ils l'avoient rendue très-floriſſante dans toute l'étendue de leur empire, témoins les travaux immenſes qu'ils ont faits pour la diſtribution des eaux & l'arroſement des terres. Actuellement on y compte encore quatre-vingts canaux ſemblables à des rivières, tous creuſés de main d'hommes, & dont pluſieurs ont vingt trente & quarante lieues de long. Ils reçoivent l'inondation & la diſtribuent dans les campagnes. Six ſeulement ont de l'eau toute l'année. Les autres,

preſque comblés, tariſſent lorſque le Nil eſt bas. Les grands lacs de Mœris, de Behirés, de Maréotis, formoient de vaſtes réſervoirs propres à retenir les eaux ſurabondantes, & à les verſer enſuite ſur les plaines des environs. On les faiſoit monter ſur les terreins élevés par le moyen des roues à chapelets, dont l'invention eſt dûe aux Egyptiens. Un bœuf ſuffit pour les tourner, & pour arroſer un vaſte champ. Ces roues donnèrent à Archimède, lors de ſon voyage en Egypte, l'idée du chapelet ingénieux, dont on fait encore uſage de nos jours. Outre ces réſervoirs, toutes les villes, un peu éloignées du Nil, ſont environnées de ſpacieux étangs,

deſtinés aux beſoins & aux avantages de la culture. De grandes digues, dont on voit encore les débris, ſervoient à contenir le fleuve; d'autres arrêtoient les torrens de ſable qui tendent ſans ceſſe à couvrir la ſurface de l'Egypte. Des aqueducs portoient les eaux juſqu'au ſommet des collines. Elles étoient reçues dans des baſſins immenſes, creuſés dans le rocher, d'où elles couloient enſuite au milieu des déſerts qu'elles transformoient en campagnes fécondes. On reconnoît, près de Babain, les ruines d'un de ces aqueducs qui dirige ſon cours du côté de la Lybie. Il porte l'empreinte de la majeſté des ouvrages Egyptiens. Ces travaux, non

moins merveilleux que les pyramides & les coloſſes de la Thébaïde, avoient plus d'utilité. Ils prévenoient les ravages des crues extraordinaires, ſuppléoient au défaut des médiocres, & nourriſſoient des millions d'habitans.

Depuis douze cens ans que ce pays eſt ſoumis à des peuples qui ne ſont point agriculteurs, ils ont laiſſé dépérir la plupart de ces grands ouvrages. La barbarie du gouvernement actuel achevera de les détruire. Chaque année les limites de l'Egypte cultivée ſe reſſerrent, & les ſables ſtériles s'y accumulent de toutes parts. En 1517, époque de la conquête des Turcs, le lac Maréotis s'approchoit

encore des murs d'Alexandrie ; & le canal, qui conduit les eaux dans cette ville, étoit navigable. Aujourd'hui ce lac a diſparu, & les terres qu'il arroſoit & qui, au rapport des hiſtoriens, produiſoient en abondance du blé, du vin & des fruits divers, ſont changées en déſerts, où le voyageur attriſté ne trouve ni arbriſſeau, ni plante, ni verdure. Le canal, lui-même, l'ouvrage d'Alexandre, néceſſaire à la ſubſiſtance des habitans de la ville qu'il avoit bâtie, eſt preſque comblé. Il ne reçoit les eaux que lorſqu'elles ſont parvenues au plus haut point de l'inondation, & ne les garde que peu de tems. Il y a quarante ans qu'on ôta une partie

du limon que le fleuve y dépose, & il conserva l'eau pendant trois mois de plus. En le creusant entièrement, il reprendroit son ancienne utilité. La branche Péluſiaque qui se déchargeoit dans la partie orientale du lac de Tamis ou Mengalès, est absolument détruite. Avec elle ont péri la belle province qu'elle fertilisoit, le fameux canal commencé par Necos & achevé par Ptolémée Philadelphe. Il étoit de cette branche à Aggeroud, l'ancienne Arsinoé, placée à l'extrémité de la mer Rouge. Comme on craignoit qu'en ouvrant cette communication, le golfe Arabique que l'on croyoit douze pieds plus élevé que la Méditerranée, n'inondât le

pays, on avoit placé à ſon ouverture de grandes écluſes. Mais je penſe que cette ſuppoſition étoit ſans fondement, puiſque d'autres canaux tirés depuis du Nil au golfe Arabique, n'ont point produit cet inconvénient. Ces ouvrages immortels, exécutés par des rois qui faiſoient leur bonheur de la proſpérité des peuples & de la gloire de leur empire, n'ont pu réſiſter aux ravages des conquérans & au deſpotiſme qui détruit tout, juſqu'à ce qu'il ſoit enſeveli ſous les débris des royaumes dont il a ſappé les fondemens. Enfin le canal d'Amrou, le dernier des grands travaux faits en Egypte, & qui communiquoit de Foſtat à Colzoum, ne s'étend

qu'à quatre lieues au-delà du Caire, & ſe perd dans le lac des Pélerins. Tel eſt, Madame, l'état actuel du pays. On peut aſſurer que plus d'un tiers des terres cultivées autrefois, eſt changé en déſerts dont l'aſpect épouvante le voyageur.

Il en eſt de même de la population. L'Egypte ancienne fourniſſoit à la ſubſiſtance d'environ huit millions d'habitans, & nourriſſoit encore l'Italie & les provinces voiſines. Aujourd'hui on n'en compte pas la moitié. Je ne croirai point avec Hérodote & Pline, qu'il y ait eu vingt mille villes dans ce royaume, du tems de Pharaon Amaſis; mais les ruines étonnantes qu'on y trouve à chaque pas, &

dans

dans des lieux inhabités, annoncent qu'elles ont dû être trois fois plus nombreuſes qu'elles ne le ſont de nos jours. Si vous daignez examiner avec attention le gouvernement actuel, vous ne ſerez point étonnée de la décadence de cette contrée. La population d'un état n'eſt jamais qu'en proportion des moyens de ſubſiſtance. Elle s'accroît, diminue & s'éteint avec eux. Aujourd'hui que huit mille étrangers dépouillent à leur gré les négocians & les laboureurs, les uns abandonnent les ſoins du commerce, les autres renoncent aux travaux de l'agriculture, & le pays ſe dépeuple ſenſiblement.

Toutes les terres appartiennent

aux chefs. Ils les vendent aux particuliers. A la mort des propriétaires, elles retournent au fils. Le fils eſt obligé d'acheter l'héritage de ſon père, mais il n'eſt pas ſûr de l'obtenir. Le plus offrant, ou celui qui a plus de crédit, s'en fait accorder l'inveſtiture. Que peut faire pour l'amélioration des campagnes, le laboureur qui n'eſt pas aſſuré de tranſmettre ſes poſſeſſions à ſes enfans ? Il ne ſonge qu'à vivre, & laiſſe en friche une partie de ſes domaines. Les Cachefs & les Sangcaks, autoriſés par le traité du Grand-Seigneur à lever des tributs arbitraires, commettent des vexations inouies. Souvent le malheureux agriculteur, au milieu de

l'abondance qui l'entoure, manque du néceſſaire, & vend les inſtrumens du labourage pour payer les impoſitions. Cette tyrannie le met dans l'impuiſſance de cultiver les plus riches campagnes du monde.

Un autre mal qui produit des ravages non moins funeſtes, réſulte de la viciſſitude du gouvernement. Tandis que les Beys ſe font la guerre, les peuples prennent parti dans leurs querelles, & emploient le fer & le feu pour ſe détruire mutuellement. J'ai vu plus d'une fois des villages incendiés, tous les habitans maſſacrés par leurs voiſins & le fruit de la récolte périr dans les flammes.

Les chefs de la république re-

tiennent ſur le tribut qu'ils envoient chaque année à Conſtantinople des ſommes conſidérables qu'ils doivent employer à l'entretien des édifices publics & des canaux. Leurs diſſentions continuelles, le beſoin qu'ils ont d'amaſſer de l'or pour acheter des Mamlouks, ſoudoyer des troupes & groſſir leur parti, les empêchent de s'occuper de ce travail indiſpenſable. Cette négligence porte un coup mortel à l'agriculture. Tout un canton, qui devoit ſa fertilité & ſes richeſſes aux eaux d'un canal, n'en recevant plus une quantité ſuffiſante, devient inculte & abandonné. Le Nil, dans un cours de neuf cens lieues, traverſant des déſerts & des pays ari-

des, entraîne une quantité prodigieuſe de ſable & de limon. J'ai vu creuſer des ruiſſeaux, où, pendant un an de ſéjour, il avoit déposé trois pieds de vaſe. Jugez avec combien de rapidité il doit combler les canaux les plus utiles, ſi l'art humain ne veille continuellement à leur entretien. Ce fait ſeul vous expliquera pourquoi des lacs immenſes ſont aujourd'hui deſſéchés, & des provinces autrefois fécondes ſont ſtériles & inhabitées.

Combien ils ſont coupables, ceux qui laiſſent ainſi tarir les ſources de la fécondité, car, par-tout où l'on conduit les eaux bienfaiſantes du Nil, la terre ſe couvre de tréſors;

elle ne demande qu'à produire. Dans le Delta comme au Saïd, on ſe ſert de la charrue pour labourer. Lorſque le bœuf y a tracé un ſillon peu profond, on hache la glèbe avec la houe, & on l'égaliſe comme celle d'un jardin. Lorſqu'on y a confié la ſemence, on la herſe légèrement. Ici finiſſent les travaux du laboureur juſqu'à la moiſſon, qui eſt extrêmement abondante, & ne manque jamais qu'avec la crûe du Nil. Lorſque l'orge & le blé ſont mûrs, on les coupe, & on les étend ſur l'aire. Un laboureur aſſis ſur une charette, dont les roues ſont tranchantes, & traînée par des bœufs un bandeau ſur les yeux, ſe promène ſur la paille, & la

hache en morceaux. On la ſépare du grain avec le van. Ce grain eſt jaune, gros & d'une très-bonne qualité. Les Egyptiens en font un pain roux à moitié cuit & mauvais, parce qu'au lieu d'employer les moulins à eau & à vent, ils ne ſe ſervent que de la meule à bras, & ne bluttent point aſſez leur farine. Le boulanger des François feroit avec ce même blé, du pain blanc comme la neige & d'un goût excellent. Le riz, comme je vous l'ai déjà dit, demande un peu plus de ſoins. Il faut inonder le champ qu'on lui deſtine, en arracher les racines des herbes étrangères, l'arroſer tous les jours lorſqu'il eſt planté, ce qui ſe fait par le moyen des roues à

chapelets. Au bout de cinq mois, on le coupe, & on recueille ordinairement quatre-vingts boiſſeaux pour un. Outre ces grains, l'Egypte produit abondamment du doura ou millet d'Inde, du lin, autrefois ſi renommé, du chanvre, du chartame ou ſafranon, & une multitude de melons exquis & de légumes, dont les peuples ſe nourriſſent pendant les chaleurs.

Le tems des ſemailles eſt différent, ſuivant les provinces & l'expoſition des terres. Près de Sienne, on sème l'orge & le blé en octobre, & l'on récolte en janvier. Vers Gigé, on les coupe au mois de février, & en mars aux environs du grand Caire. Telle eſt la marche

ordinaire des moiſſons dans le Saïd. Il y en a une foule d'autres particulières, ſuivant que les terreins ſont plus près ou plus loin du fleuve, plus bas ou plus élevés.

Dans la baſſe Egypte, on sème & on recueille toute l'année. Partout où l'on peut jouir des eaux du fleuve, la terre ne ſe repoſe jamais, & donne trois récoltes par an. C'eſt-là que le voyageur a ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectacle charmant des fleurs, des moiſſons & des fruits, & que le printems, l'été & l'automne offrent à-la-fois leurs tréſors. En deſcendant des cataractes au commencement de janvier, on apperçoit les blés preſque mûrs, plus bas ils ſont en épis, & en

s'avançant davantage, les plaines ſe couvrent de verdure.

La luzerne, que l'on coupe trois fois depuis novembre juſqu'en mars, eſt le ſeul foin des Egyptiens. Il ſert principalement à la nourriture des troupeaux. Les chevaux, les ânes, les mulets & les chameaux, paiſſent dans les prairies pendant l'hiver. Le reſte de l'année ils mangent de la paille hachée, de l'orge & des fêves. Cette nourriture entretient leur ſanté, & leur donne beaucoup de force & d'ardeur. Les Arabes accoutument leurs chevaux à la plus grande ſobriété. Ils ne les mènent boire qu'une fois le jour & les nourriſſent avec un peu d'orge & de lait.

Les Egyptiens ne cultivant guère l'olivier, achètent leur huile en Crète & en Syrie. Mais comme ils ont reçu de leurs pères le goût des illuminations, ils tirent de l'huile de différentes plantes. La plus commune eſt celle que produit le ſeſame, & qu'ils nomment ſireg, huile à brûler. Ils en font auſſi avec la graine du chartame, du lin, du pavot & de la laitre. Le peuple mange de celle du chartame.

Je vous ai parlé, Madame, de l'art avec lequel les Egyptiens font éclore les poulets, & qui leur eſt particulier. Leur manière d'élever les abeilles n'eſt point extraordinaire, & annonce beaucoup d'intelligence. Comme la haute Egypte

ne conſerve ſa verdure que pendant quatre ou cinq mois, que les fleurs & les moiſſons y paroiſſent plutôt, les habitans de la baſſe profitent de ces momens précieux. Ils raſſemblent ſur de grands bâteaux, les abeilles de différens villages. Chaque propriétaire leur confie ſes ruches déſignées par une marque particulière. Lorſque la barque eſt remplie, les hommes qui doivent la conduire, remontent doucement le fleuve, & s'arrêtent dans tous les lieux où ils trouvent de la verdure & des fleurs. Les abeilles, à la pointe du jour, ſortent par milliers de leurs cellules, & vont cueillir les tréſors dont elles compoſent leur nectar. Elles reviennent pluſieurs fois chargées

gées de butin. Le ſoir, elles rentrent dans leur maiſon, ſans que jamais ces travailleurs intelligens ſe trompent de demeure. C'eſt ainſi qu'après trois mois de ſéjour ſur le Nil, les abeilles ayant moiſſonné les parfums de la fleur d'orange du Saïd, l'eſſence des roſes du Faïoum, les trétors du jaſmin d'Arabie, & des fleurs diverſes, ſont rapportées dans les lieux dont on les avoit enlevées & où elles trouvent de nouvelles richeſſes. Cette induſtrie procure aux Egyptiens un miel délicieux, & de la cire en abondance. Au retour, les propriétaires payent aux bateliers une rétribution proportionnée au nombre des ruches qu'ils

ont ainſi promenées d'un bout à l'autre de l'Egypte.

LETTRE XVII.

JE vous ai promis, Madame, des détails ſur le gouvernement de l'Egypte, preſqu'inconnu en France, & j'eſpère que mes obſervations rempliront mes engagemens; mais auparavant il convient de vous donner quelques notions qui doivent jetter du jour ſur les objets que je, vais offrir à votre diſcernement

Les Arabes ont poſſédé l'Egypte depuis le milieu du dixième ſiècle juſqu'en douze cent cinquante. Durant ce tems, elle fit partie du

vaſte empire des Califes. Ils y envoyoient des Viſirs pour y commander en leur nom. Revêtus d'un pouvoir ſans bornes, ces Vice-Rois exercèrent l'autorité ſuprême. Ayant droit de vie & de mort, ne rendant compte de leur conduite qu'aux Califes, ils gouvernèrent ce pays au gré de leurs caprices. Quelle que fut leur tyrannie, la voix du peuple opprimé ne pouvoit arriver juſqu'au trône, parce qu'ils avoient ſoin de gagner, par de riches préſens, les perſonnes qui l'entouroient. Ce gouvernement étoit donc deſpotique, & le bonheur ou le malheur d'une nation dépendoit des vertus ou des crimes d'un ſeul homme: pluſieurs de ces Viſirs écrasè-

rent cette contrée ſous un ſcepti
de fer ; quelques-uns y firent fleur
le commerce, l'agriculture & l
arts : d'autres, du nombre deſque
fut le fameux *Ebn Toulon*, ſe r
voltèrent contre leurs ſouverain
& ſe firent déclarer rois ; ma
rarement la couronne paſſoit à leu
enfans. Après la mort des rebelle
cette province retournoit à
maîtres.

L'an 982, Moaz, roi de la cô
occidentale de l'Afrique, & d
cendant des Califes Fatimites, q
depuis deux ſiècles y avoient fon
un royaume, conquit l'Egypte p
ſes généraux, & vint y fixer
ſiège de ſon empire. Sa poſtér
y régna juſqu'en 1189, que Sal

Eddin y établit la dinaſtie des Aïoubites. Ce prince guerrier, la terreur des croiſés, qu'il chaſſa preſqu'entièrement de la Paleſtine, fut terraſſé par Richard Cœur-de-Lion près des murs de Saint-Jean d'Acre, & le nom du monarque Anglois devint le ſignal de l'épouvante dans les contrées orientales. Le gouvernement de *Salah-Eddin* & de ſes ſucceſſeurs étoit monarchique, &, pendant leur domination, l'Egypte devint floriſſante. On voit encore de nos jours, au grand Caire, les débris des académies qu'ils fondèrent, & où ils attirèrent, par de riches penſions, les ſavans orientaux. En douze cent cinquante, immédiatement après la défaite de

S. Louis, les Mamlouks Baharite
Turcs d'origine, maſſacrèrent *To*
ran-Chah, le dernier prince de
famille des Aïoubites, & le fils
Nejm-Eddin, leur bienfaiteur. I
ſa perſonne, finit la dominati
des princes Arabes ſur l'Egyp
Depuis ce moment, elle a toujo
été gouvernée par des étrange

Les Mamlouks Baharites cha
gèrent la forme du gouverneme
& le rendirent républicain. I
principaux d'entr'eux élurent
chef, auquel ils confièrent u
grande autorité. Il avoit droit
faire la guerre ou la paix, en p
nant l'avis du conſeil, dont ils f
moient les membres. Il pouv
créer des miniſtres, des ambaſ

deurs, des gouverneurs, des généraux, pourvu qu'il les choisît parmi les Mamlouks.

La néceſſité de gagner les ſuffrages des chefs marquoit les bornes de ſa puiſſance. Sa politique conſiſtoit à ſe concilier leur faveur, à s'aſſurer du parti le plus puiſſant, & à étouffer dès leur origine les trames que l'on formoit contre ſa perſonne; car, dans cette ariſtocratie, chacun des Mamlouks parvenus aux premiers emplois, devoit tendre à renverſer le monarque du trône pour s'y aſſeoir à ſa place. Quoique le peuple fût compté pour rien, le prince devoit craindre ſon mécontentement, parce qu'un ambitieux en auroit profité pour lui

enlever la couronne. On voit qu
le chef de cette république éto
environné de précipices, que l
durée de ſon empire dépendoit uni
quement de ſes qualités perſonnelle
& qu'il ne pouvoit tranſmettre ſ
puiſſance à ſes enfans, ſans de
talens diſtingués; auſſi, dans l'e
pace de cent trente-ſix ans, qu
les Mamlouks Baharites gouvernè
rent l'Egypte, ils eurent vingt-ſep
rois, ce qui annonce des règne
bien courts & bien orageux.

Vers le milieu du quatorzième
ſiècle, les Mamlouks Circaſſien
détrônèrent les Baharites, & con-
ſervèrent la même forme de gou-
vernement. Ils poſſédèrent l'Egypte
juſqu'à la conquête de Sélim, em-

pereur des Turcs, qui la leur enleva en 1517. Avant de vous parler des changemens qu'il fit à ſa conſtitution, il importe de vous offrir des idées claires & préciſes des Mamlouks. On donne ce nom, dont vous connoiſſez la ſignification, à des enfans, qui, enlevés par des marchands ou des voleurs dans la Géorgie, la Circaſſie, la Natolie & les diverſes provinces de l'empire Ottoman, ſont vendus enſuite à Conſtantinople & au grand Caire. Les grands de l'Egypte, qui ont une ſemblable origine, les élèvent dans leur maiſon, & les deſtinent à ſuccéder à leurs dignités. L'antiquité de cet uſage remonte peut-être bien au-delà de Joſeph, qui,

vendu de cette manière à Putiphar, grand-prêtre d'Héliopolis, devint l'intendant de l'Egypte. Aujourd'hui ces étrangers ſont les ſeuls qui puiſſent avoir le titre de Bey, & remplir les charges de l'état. La loi eſt ſi expreſſe, que le fils d'un Bey ne ſauroit être élevé à ce poſte éminent. Il embraſſe ordinairement le parti des armes. Le Divan lui aſſigne un honnête revenu, & le nomme *Ebn Ebalad*, enfant du pays.

Les Mamlouks ſont preſque tous de familles chrétiennes. Lorſqu'on les a achetés, on les force à embraſſer le mahométiſme, & on les circoncit. Des maîtres de langues leur apprennent le Turc & l'Arabe.

Lorſqu'ils ſavent parfaitement lire & écrire, on leur enſeigne le Coran, qui eſt le code de leur religion & de leurs loix. L'intelligence de ces loix claires, ſimples & préciſes les met en état de juger ſur-le-champ avec équité toutes les affaires qui ſe préſentent. Le mahométan, qui poſsède bien ce livre, ſait tout ce qu'il doit à dieu & aux hommes. Il peut dès-lors remplir toutes les charges civiles, militaires & eccléſiaſtiques.

Dès l'âge le plus tendre, on apprend aux Mamlouks à monter à cheval, à lancer le javelot, à ſe ſervir du ſabre & des armes à feu. On les exerce continuellement aux évolutions militaires, à ſupporter

avec conſtance la chaleur du climat & la ſoif dévorante des déſerts. Ils doivent à ces exercices une forte conſtitution & un courage indomptable. Il ne leur manque, pour former d'excellens ſoldats, que des maîtres inſtruits de la Tactique Européenne. Si ce corps étoit diſcipliné par nos officiers, il ne céderoit en bravoure à aucune des nations de la terre; mais ils combattent ſans ordre, & ignorent abſolument l'art de l'artillerie ſi perfectionné de nos jours.

A quinze & dix-huit ans, ces jeunes gens manient avec adreſſe des chevaux indomptés, parlent & écrivent pluſieurs langues, ont une connoiſſance approfondie du

culte & des loix du pays, & ſont capables de remplir les emplois auxquels on les deſtine. Ils paſſent ſucceſſivement par les divers grades de la maiſon des Beys, & c'eſt ordinairement le mérite qui les y élève. Parvenus au poſte de Cachef, ils gouvernent les villes qui ſe trouvent dans la dépendance de leurs nations. Il leur eſt permis alors d'acheter des Mamlouks qui ſuivent leur ſort, & deviennent les compagnons & les artiſans de leur fortune. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour monter au poſte de Bey, qui donne ſiège parmi les vingt-quatre membres du Divan ou conſeil de la république; mais, quand ils y ſont parvenus, ils ne ceſſent

point de ſe regarder comme les ſerviteurs de leur premier maître, & de conſerver pour lui une profonde ſoumiſſion. Telle eſt, Madame, l'origine des Mamlouks : telle eſt la carrière qu'ils ont à parcourir. Reprenons le fil de notre narration.

L'empereur Selim ayant conquis l'Egypte, & terraſſé les Mamlouks Circaſſiens qui ne purent réſiſter aux troupes innombrables avec leſquelles il leur livra de ſanglantes batailles, fit pendre *Thomcum Bey*, leur roi, à l'une des portes du Caire. Cette action barbare avoit aliéné les eſprits, & ils n'attendoient que le départ des Turcs pour reprendre les armes. Les fumées de la gloire

qui avoient enivré l'empereur Ottoman s'étant dissipées, il sentit sa faute, & pour s'assurer cette conquête importante, il tâcha de regagner la bienveillance des Mamlouks. Pour y réussir, il changea peu de chose à la constitution de leur gouvernement, & leur accorda de grands privilèges spécifiés dans un traité dont voici les principaux articles.

« Quoique nos armées invincibles » aient conquis, avec l'aide du tout-» puissant, le royaume d'Egypte, » cependant, par un effet de notre » bienveillance, nous accordons » aux vingt-quatre Sangiaks de ce » pays un gouvernement républi-» cain aux conditions suivantes.

I. » La république de l'Egypte reconnoîtra notre ſouveraineté & celle de nos ſucceſſeurs, & pour marque de ſon obéiſſance, elle regardera comme notre repréſentant, le lieutenant qu'il nous plaira de lui envoyer, & qui fera ſa réſidence dans le château du grand Caire. Durant ſon adminiſtration, il n'entreprendra rien contre notre volonté, ni contre les intérêts de la république; mais il ſe concertera avec les Beys pour ce qui concernera le bien de l'état. Si notre lieutenant ſe rendoit déſagréable aux Beys, s'il attentoit à leurs privileges, nous les autoriſons à le ſuſpendre de ſes fonctions, & à porter leurs plaintes à notre ſublime

Porte, afin qu'ils ſoient délivrés de ſon oppreſſion.

II. » En tems de guerre, la république ſera obligée de fournir à nous & à nos ſucceſſeurs, douze mille hommes de troupes commandées par des Sangiaks, & de les entretenir à ſes frais juſqu'à la paix.

III. » Chaque année la république levera cinq cens ſoixante mille *Aſlani*, & les enverra ſous l'eſcorte d'un Bey à notre ſublime Porte, & il lui ſera délivré par notre Defterdar tréſorier une quittance en bonne forme, à laquelle ſeront appoſés notre ſceau & celui de notre Viſir.

IV. » La république levera un ſemblable khaſué, tréſor de cinq cens

ſoixante mille aſlani, deſtiné à l'entretien de Médine & de la Caaba ou temple de la Mecque. Ce tréſor ſera conduit tous les ans ſous l'eſcorte du *Cheik Elbalad* ou de *l'Emir Kajj*, qui le remettra au Schérif, ſucceſſeur de notre prophète, pour être employé au ſervice de la maiſon de Dieu, & diſtribué aux perſonnes qui y réſident, afin d'obtenir leurs prières pour nous & les fidèles qui croient le Coran.

V. » La république ne pourra entretenir en tems de paix plus de quatorze mille ſoldats ou Janniſſaires; mais nous lui permettons d'augmenter cette armée pendant la guerre, afin qu'elle puiſſe s'oppoſer à nos ennemis & aux ſiens.

VI. » La république prélèvera annuellement ſur les productions du pays un million de touffes de grains, ſix cens mille de froment & quatre cens mille d'orge, pour être verſées dans nos magaſins.

VII. » En vertu de l'exécution de ces articles la république jouira d'un empire abſolu ſur tous les habitans de l'Egypte ; mais dans les affaires qui concernent la religion, elle prendra l'avis du Mollah ou grand-prêtre qui ſera ſoumis à notre autorité & à celle de nos ſucceſſeurs.

VIII. » La république aura, comme par le paſſé, le droit de battre monnoie, & d'y mettre le nom de Maſr ; mais elle y joindra notre

nom & celui de nos ſucceſſeurs. Le lieutenant que nous enverrons aura l'inſpection ſur la fabrication des pièces, afin que le titre n'en ſoit point altéré.

IX. »Les Beys éliront entr'eux un Schéik ou Elbalad, qui, confirmé par notre lieutenant, ſera leur repréſentant, & nos officiers le reconnoîtront pour le chef de la république. Dans le cas où notre lieutenant ſe rendroit coupable de tyrannie, & paſſeroit les bornes de ſon pouvoir, le Scheik Elbalad aura droit de repréſenter à notre ſublime Porte les griefs de la république. S'il arrive que des ennemis étrangers en troublent la paix, nous promettons, nous & nos ſucceſſeurs,

de la protéger de toute notre puiſſance, ſans pouvoir exiger d'elle aucune indemnité des dépenſes faites pour la ſecourir.

» Fait & ſigné par notre clémence en faveur de la république d'Egypte, l'an 887 de l'hégyre (1517 de notre ère) ».

Ce traité vous fait connoître, Madame, la dernière révolution qu'a éprouvée le gouvernement Egyptien, devenu monarchique & ariſtocratique. Le premier eſt repréſenté par le Pacha, le ſecond par les Beys, qui compoſent eſſentiellement la république. Le vice-roi n'eſt, à proprement parler, qu'un fantôme qu'on renverſe d'un ſouffle. Les Sangiaks, à la tête des pro-

vinces & des armées, jouiſſent réellement de tout le pouvoir. Les peuples ſont abandonnés à leur merci. Cet acte n'offre pas un ſeul mot en leur faveur. Ne diroit-on pas un marchand, qui, pour cinq cens ſoixante mille aſlani, vend trois ou quatre millions d'eſclaves, à vingt-quatre étrangers? En effet, on leur met dans les mains une puiſſance abſolue; on leur permet de lever des tributs arbitraires, & d'exercer toute eſpèce de tyrannie ſans qu'aucun frein les arrête. C'eſt donc ainſi que les deſpotes vendent les nations? Et elles ſouffrent cet opprobre! Et elles ne réclament point les droits ſacrés qu'elles ont reçus de la nature!

Auſſi-tôt qu'un nouveau Pacha eſt débarqué au port d'Alexandrie, il donne avis de ſon arrivée au conſeil de la république. Le *Schéik Elbalad* envoie les plus adroits des Beys pour le complimenter. Ils lui portent des préſens, & lui marquent une grande ſoumiſſion. Pendant qu'ils environnent ſa perſonne, ils ſondent adroitement ſes diſpoſitions, étudient ſon caractère, & tâchent d'apprendre de ſa bouche ou de celle de ſes officiers, quels ſont les ordres dont il eſt porteur. S'ils les trouvent contraires à leurs déſirs, ils expédient un courier au Schéik Elbalad, qui aſſemble le divan, & défend au Pacha d'avancer. On écrit à la Porte que

le nouveau vice-roi vient avec des intentions hoſtiles propres à exciter une rébellion parmi ſes fidèles ſujets, & l'on demande ſon rappel, ce qui n'eſt jamais refuſé. Lorſque les chefs de la république penſent n'avoir rien à craindre du lieutenant qu'on leur envoie, ils l'invitent à ſe rendre au grand Caire. Les députés le font monter ſur une ſuperbe galère, & l'eſcortent pendant la route. Tous les bateaux qui l'environnent ſont agréablement pavoiſés, & pluſieurs remplis de muſiciens. Il s'avance lentement à la tête de la petite flotte, & aucune barque ne peut dépaſſer la ſienne. Malheur aux voyageurs qui remontent le Nil, car ils ſont obligés

gés de groſſir ſon cortege ! Lorſqu'il eſt arrivé au *Hellé*, il s'arrête. Le *Schéik Elbalad* députe pluſieurs Sangiaks pour le recevoir, ou il vient lui-même. A ſon débarquement, les chefs de la république le félicitent de nouveau, & le Janniſſaire Aga lui préſente les clefs du château, & le prie d'y faire ſa réſidence. On le conduit en pompe dans la ville. J'ai vu l'entrée d'un Pacha, ainſi je puis vous en faire la deſcription.

D'abord les divers corps d'infanterie, précédés de leur muſique bruyante, défilèrent ſur deux lignes, enſeignes déployées. La cavalerie ſuivoit. Les cavaliers, au nombre de cinq ou ſix mille, s'avançoient

en bon ordre. Leurs habits étoient formés des étoffes les plus éclatantes. Des robes flotantes, d'énormes mouſtaches, de longues lances armées d'un fer luiſant, leur donnoient un air majeſtueux & guerrier. Venoient enſuite les Beys ſuperbement vêtus, & accompagnés de leurs Mamlouks, montés ſur des chevaux Arabes pleins de feu, & couverts de houſſes brodées en or & en argent. Les brides de ceux des chefs étoient ornées de perles fines & pierres précieuſes. Les ſelles éteinceloient d'or. Ces divers corteges, car chaque Beys avoit le ſien, étoient très-élégans. La beauté des jeunes gens, la richeſſe de leurs habits, l'adreſſe avec laquelle ils

manioient leurs courſiers, formoient un coup-d'œil fort agréable. Le Pacha terminoit la marche. Il s'avançoit gravement, précédé de deux cens cavaliers & d'une troupe de muſiciens. Quatre chevaux de main, conduits par des eſclaves à pied, alloient au petit pas devant lui. Ils étoient couverts de houſſes traînantes, chargées d'une broderie en or & en perles. Le vice-roi montoit un barbe d'une grande beauté, & portoit à ſon turban une aigrette de gros diamans qui réfléchiſſoient en éclairs les rayons du ſoleil. Cette entrée me donnoit une idée de la pompe orientale, & du faſte qui environnoit les anciens monarques de l'Aſie, lorſqu'ils ſe

montroient en public. La marche commença vers huit heures du matin, & dura juſqu'à midi.

Le lendemain, le Pacha aſſemble le divan, & invite les Beys à s'y rendre. Il ſe tient dans une tribune, devant une fenêtre grillée, comme le Grand-Seigneur. Son *Kiaïa* ou lieutenant, lit les ordres de la Porte. Les Sangiaks s'inclinent profondément, & promettent d'obéir en tout ce qui ne ſera point contraire à leurs privileges. Lorſque la lecture eſt finie, on ſert une collation, & au départ de l'aſſemblée, le vice roi fait préſent au Schéik Elbalad d'une riche fourrure, & d'un cheval magnifiquement enharnaché, & aux autres Beys, d'un

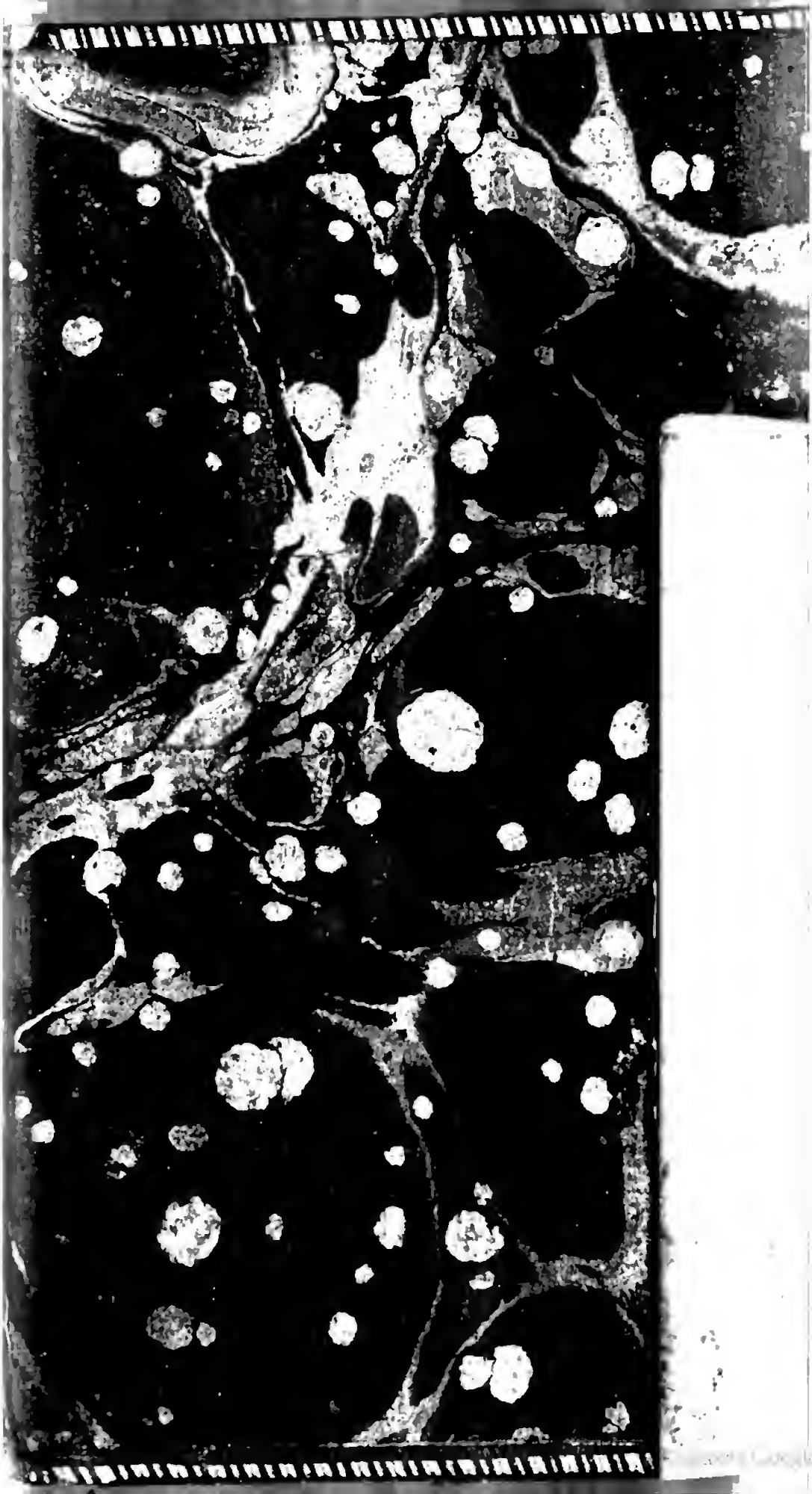
cafetan. Telle eſt, Madame, l'inſtallation du Pacha.

Le poſte qu'il occupe eſt une eſpèce d'exil. Il ne peut ſortir de l'enceinte de ſon palais ſans la permiſſion du Schéik Elbalad. C'eſt véritablement un priſonnier d'état qui, au milieu de la ſplendeur qui l'environne, doit ſentir le poids de ſes fers. Ses revenus fixés ſur la Douane de Suès & ſur les marchandiſes qui arrivent par le golfe Arabique, montent à près de trois millions de livres tournois. L'ambition des Beys lui offre une ſource féconde de richeſſes. Lorſque la connoiſſance de ſa poſition & une politique rafinée lui ont appris à ſemer la diſſention parmi les chefs

de la république, & à s'y former un parti puiſſant, chacun d'eux s'efforce de s'étayer de ſon crédit, & il reçoit l'or & l'argent à pleines mains. Les Sangiaks nommés par le divan, achètent auſſi du Pacha la confirmation de leur dignité. Les héritages des perſonnes qui meurent ſans enfans groſſiſſent encore ſes tréſors. C'eſt ainſi que le repréſentant du Grand-Seigneur peut ſe maintenir en place, & s'enrichir prodigieuſement dans un petit nombre d'années; mais la plus grande circonſpection doit toujours diriger ſes démarches. Dans le poſte gliſſant qu'il occupe, la moindre faute peut le perdre. Souvent même des événemens inattendus renverſent tous

les reſſorts de ſa politique. Si, parmi les Sangiaks, quelque jeune audacieux détruit, à force de courage & de forfaits, le parti favoriſé par le Pacha, s'il parvient à la dignité de Schéik Elbalad, il aſſemble le conſeil, & le vice-roi eſt ignominieuſement renvoyé. L'ordre de ſon départ eſt confié à un officier habillé de noir, qui le porte dans ſon ſein, s'avance dans la ſalle d'audience, s'incline profondément, & prenant un des coins du tapis qui couvre le ſopha, dit en le relevant, *inſel Pacha*, deſcends, Pacha : il ſort après avoir prononcé ces mots. Le vice-roi eſt obligé ſur le champ de plier bagage, & de ſe retirer dans l'eſpace de vingt-quatre heures à

Boulak, où il attend les ordres de Conſtantinople. Ordinairement ſa perſonne eſt en ſûreté, mais ſi les Beys qui gouvernent ont des griefs contre lui, ils lui font rendre un compte rigoureux de ſon adminiſtration, des préſens qu'il a reçus, & partagent entr'eux ſes dépouilles. Pendant l'interrègne, le conſeil de la république élit un Caïmacam pour remplir ſa place juſqu'à l'arrivée d'un nouveau Pacha. Voilà, Madame, des événemens, dont j'ai été témoin durant mon ſéjour en Egypte. J'eſpère que ces détails ſerviront àvous faire connoître le gouvernement de ce pays.

Fin du dix-ſeptième Volume des Voyages.

599637
SBN